

Texte 12. Phénoménologie du sacré (divers) (73 p.).

Ce texte a été mis en place le 19/11/24

Cliquez sur le chapitre que vous souhaitez lire.

Contenu :

1. Phénoménologie et circonstances historiques.....	2
2. Phénoménologie du Sacré.....	4
3. Phénoménologie du sacré (suite).....	5
4. La question.	7
5. La théologie naturelle.	9
6. Prière d'un initié aux Mystères d'Isis.....	11
7. L'hymne à la nature de Shaftesbury.	13
8. Naturisme et démonisme.	14
9. La religion de Yahvé est d'abord et avant tout une vie consciencieuse. ...	16
10. Théisme(s).	18
11. La religion naturelle stoïcienne.	Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.
12. Déisme(s).	22
13. Religion(s).....	24
14. "En l'absence de preuves".	26
15. La mentalité "primitive".	28
16. Magisme et religion.....	30
17. Le folklore primitif.-	32
18. Manisme(s).	34
19. L'essence de la magie.....	36
20. Religion et sécularisation.....	38
21. Fétiche.	40
22. Le " yidam " comme forme de pensée).	42
23. La "totalité" démoniaque.....	44
24. Hermès comme " ransomware ".	46
25. Soulagé de l'esprit.	48
26. Planche Ouija et approches.	50
27. Fragments d'histoire.-.....	52
28. Lotworse sur l'appel à un égrégore.....	53
29. Les statues magiques dans le contexte médiéval.	56
30. Similitude et Cohérence.-	59
31. Les visites érotico-magiques nocturnes.	61
32. Le vampirisme.	63
33. La lycanthropie (loup-garou).....	65
34. La dame blanche (dame autostop).....	67
35. Morts-vivants.	69
36. La persécution de la sorcellerie.....	71

1. Phénoménologie et circonstances historiques.

Bibl. : M. Meslin, *Pour une science des religions*, Paris, 1973, 139/152 (phénoménologie religieuse et Morphologie des phénomènes religieux), (religious phenomenology and morphology of religious phenomena). L'auteur veut une science positive. Ainsi, pour lui, la méthode phénoménologique est une épine dans le pied. Nous expliquons plus loin.

Phénomène - Le donné direct est, s'il s'agit d'une expérience religieuse, tout ce qui est sacré.

Le phénoménologue eidétique cherche à en trouver un concept général, appelé "eidos".

Un modèle.

G. van der Leeuw, *Phänomenologie der Religion*, Tübingen, 1956-2, explique comment le concept sacré de "souverain" ("roi") se retrouve dans les coutumes princières de Mélanésie et de Madagascar, dans le témoignage des sagas scandinaves et du prophète Jérémie, dans le concept de "shogun" au Japon et d'"imperium" à Rome, les rites concernant le Rajah à Bornéo, le chef Natchez, les cérémonies à la cour franque et à la cour anglaise sous Charles II, la conception du pouvoir monarchique à l'époque hellénistique et sous le Saint Empire romain germanique, les psaumes et Confucius, le Royaume de Dieu dans la Bible (o. c., 114/133 (Macht und Wille im Menschen : der König)), (Pouvoir et volonté dans l'homme : le roi).

Le reproche.

Meslin soutient que procéder ainsi revient à réduire les phénomènes situés dans l'espace et le temps et donc, selon lui, radicalement différents, à un plus petit dénominateur commun, comprenez : ce qui est strictement identique dans tous les phénomènes énumérés. Il n'hésite pas à rejeter ce mode de faire comme une approche de l'absurde.

Son raisonnement.

1. Il admet que dans tous ces cas, il s'agit d'une question de souveraineté sacrée.

2. Mais "les valeurs réellement vécues concernant la sanctification du pouvoir (...) sont généralement masquées".

Selon lui, dans tous ces cas, il ne s'agit pas de royauté sacrée mais des circonstances historiques qui accompagnent ce phénomène ! Il dit à ce propos

que ce phénomène “a été et reste l’un des grands rêves de l’homme historique”. Si on le prend au mot, l’un des grands rêves de l’homme actuel n’est pas le phénomène général de la “royauté sacrée” mais ses conditions singulièrement concrètes !

Le reproche.

Meslin va encore plus loin. -Le phénoménologue eidétique réduit les phénomènes historiques à une essence commune, mais précisément à cause de cela, il ne pose pas la question de “la cause profonde” de cette élévation sacrée d’un homme ordinaire en souverain sacré. “Quelle est, après tout, la question principale sur laquelle doit culminer l’analyse phénoménologique ?”.

Note. Tout d’abord : le phénoménologue met explicitement entre parenthèses les causes d’un phénomène car il se limite à ce qui est directement donné (= phénomène). Meslin ne connaît apparemment pas cet aspect si important de la phénoménologie !

Remarque. - Meslin critique ce que van der Leeuw dit à propos de la conversion. Elle la définit comme une “renaissance”. Meslin se réfère alors - fidèle à sa méthode - aux différentes formes historiques de conversion pour conclure que l’analyse de van der Leeuw est “vraiment sommaire. “ Encore une fois, pour Meslin, l’ensemble des circonstances historiques est l’essentiel comme si une personne se convertissait non pas en raison d’une renaissance sacrée mais en raison des circonstances historiques qui l’encadrent !

Pour le dire en termes aristotéliens, l’essentiel pour le phénoménologue est l’être général (eidos) dans lequel les coïncidences (circonstances historiques) sont mises entre parenthèses ; l’essentiel pour un Meslin, ce sont les circonstances, dans lesquelles l’être général apparaît fondamentalement comme une coïncidence !

Meslin sent le danger.

A la fin, il conclut : - Certains pensent que le phénomène religieux doit être défini dans son concept général (eidos) ; d’autres pensent que ce même phénomène est “un produit de l’histoire. “ Il veut transcender cette contradiction en définissant la science des religions comme “un sujet total” qui incorpore les différentes approches du phénomène religieux.

Il y a bien sûr du vrai dans tout cela, mais le phénoménologue le sait et commence par définir l’essentiel, puis par tenir compte des coïncidences.

2. Phénoménologie du Sacré.

Bibl. : -- M. Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, 1953 ;
-- M. Meslin, *Pour une science des religions*, Paris, 1973, 145/152
(Morphologie des phénomènes religieux).

En commençant par une proposition :

“ La réalité (comprendre : les religions actuelles) ne rentrait plus dans les cadres de la théorie (comprendre : les sciences religieuses). Il convenait donc de les modifier.

C'est la règle de conduite de la méthode scientifique. On doit au moins s'appuyer sur les sciences humaines et sociales (histoire, sociologie, anthropologie, géographie, etc.)”. Ainsi J.-Cl. Ruano-Borbalan, *La religion recomposée*, in : Sciences Humaines, Auxerre, 41 Guinlaoût 2003), 7, dans lequel l'auteur reconnaît que les spécialistes des religions des années 1960/1970 qui soutenaient que le déclin des religions (o.g. la sécularisation) était irréversible se sont au moins partiellement trompés. Leur pensée doit être révisée. Telle est sa conclusion.

Eliade, le phénoménologue, critiqué par Meslin, le scientifique professionnel.

Contrairement à van der Leeuw, par exemple, Eliade semble plus attentif aux situations historiques du sacré car il veut saisir l'expérience du sacré par opposition au profane “à travers la totalité des expressions (du sacré)” au cours de l'histoire humaine. L'homme historique, pris dans des tâches singulières-concrètes, cherche leur solution dans le sacré qui se manifeste dans toute une série de “hiérophanies”, c'est-à-dire de faits qui montrent que le sacré est directement expérientiel. Ce que lui reproche Meslin, fidèle à son historicisme, c'est d'avancer comme étant un concept universel du sacré qui transcende tout simplement la vie historique (comprendre : quotidienne).

L'arbre cosmique.

Eliade, o.c., 17 - Les Indiens vénèrent un arbre, Açvattha, comme quelque chose de sacré. C'est ce qu'Eliade appelle la “ hiérophanie “ : le sacré se montre. Une telle hiérophanie est historique, c'est-à-dire tissée dans la vie quotidienne, et locale, c'est-à-dire comprise uniquement par les Indiens sur place. Mais ces mêmes Indiens connaissent aussi l'arbre cosmique comme “axis mundi” (axe de l'univers). Or cette hiérophanie se retrouve dans toutes les cultures anciennes. Qui est historique mais pas locale et donc universelle.

Sacré.

L'Açvattha est une représentation de l'univers comme une renaissance ininterrompue. Mais précisément à cause de cela, il est un cas singulier-concret de l'arbre cosmique universel, bien que celui-ci reste local.

Critique.

Meslin croit devoir faire à ce sujet une triple remarque.

1. Eliade est plus eidétique-phénoménologue qu'historien - Il réduit l'expérience sacrée à une expérience de quelque chose au-delà des circonstances historiques - des Indiens, par exemple. Meslin appelle cela "métahistorique". En d'autres termes : là où Eliade aborde le sacré directement dans son essence, Meslin l'aborde sur le mode détourné de ce qui lui est lié, à savoir les circonstances quotidiennes dans lesquelles le sacré - dans un cep de vigne, par exemple - se présente.- Eliade compare d'ailleurs la hiérophanie locale à la hiérophanie universelle en ce que le modèle local est une application de l'original universel, c'est-à-dire de l'essence générale (eidos) du sacré.

2. Eliade soutient que le sacré est l'opposé du profane car pour lui, le profane - du moins en fin de compte - se présente comme une illusion. Là où le sacré est vraiment la réalité, le profane, c'est-à-dire la réalité avant que n'intervienne en elle toute hiérophanie avec sa force vitale, est une sorte d'irréalité dépourvue de toute solidité et fiabilité ultimes.

À cela, Meslin répond - ce qui est typique de son détachement scientifique professionnel de tout ce qui est sacré - par "Le sacré est-il vraiment irréductible à autre chose ?" Ce qui revient, après tout, clairement à douter du sacré à un point tel qu'il risque de n'être que le délire, là où les circonstances historiques sont l'essentiel ! D'où son insistance rabique sur le mondain au détriment du sacré.

En d'autres termes : Meslin avance que seules les circonstances historiques sont le véritable accès au sacré, qu'il préfère voir réduit à " autre chose ". Ceci parce qu'il n'a lui-même aucune expérience du sacré.

3. Phénoménologie du sacré (suite).

3. Eliade soutient qu'il existe une différence profonde entre la culture archaïque et la culture moderne. Il prend comme modèles la nutrition et la vie sexuée (o.c., 40/42). La personne typiquement moderne est incapable de vivre la vie organique comme un acte sacré (Eliade dit, "comme un sacrement"). Des écoles de pensée comme la psychanalyse (S. Freud (1856/1939)) ou le

matérialisme historique (K. Marx (1818/ 1883)) ont estimé que leurs thèses étaient très certainement confirmées par l'importance du rôle joué par la sexualité et l'alimentation dans la culture de peuples décrits comme "vivant encore dans la phase ethnographique".

Ces deux manières de penser ont cependant mal compris la signification que la nourriture et la vie sexuelle ont au sein de ces cultures. Cette signification diffère radicalement de celle que l'homme moderne leur donne. Pour l'homme moderne, ce ne sont que des actes physiologiques, tandis que pour l'homme archaïque, ce sont des rites qui transmettent la force vitale inhérente à la "vie" au sens sacré, bien que pour l'homme archaïque, ce soient aussi des actes physiologiques au départ. Le pouvoir et la vie sont des "épiphanies" (manifestations) du sacré, compris comme la réalité "réelle" qui se manifeste dans les actes physiologiques.

Archétype. Dans la culture sacrée, un rite est invariablement l'imitation d'un parangon (= archétype). En ce temps-là" (nous pensons à "in illo tempore", par lequel commence la lecture traditionnelle de l'Évangile catholique), des ancêtres, des divinités ou d'autres êtres "supérieurs" ont accompli un acte qui est à la fois le parangon et la force vitale de tous les actes ultérieurs de même nature que les gens accomplissent. Le récit de cet acte est appelé "mythe", histoire consacrée - O.c., 350.

Les Polynésiens racontent : " Au commencement ", il n'y avait que les " premières " eaux (comprendre : " eaux primitives ", c'est-à-dire les eaux d'origine) plongées dans les ténèbres de l'univers. De l'immensité de son espace vital, Io, le dieu suprême, exprima la volonté de sortir de son repos : immédiatement après, il devint lumière. Io reprit : "Que les eaux se séparent, que les cieux deviennent, que la terre devienne !" Les eaux se séparèrent, les cieux et la terre virent le jour. Les Polynésiens connaissent trois " applications ", ou plutôt répétitions : des propositions actuelles visibles et tangibles, dans lesquelles ce mythe se répète comme un archétype, à savoir la consécration de la matrice à la fécondation (qui devient ainsi à la fois un acte physiologique et un acte sacré), la consécration de l'illumination du corps et de l'âme et la consécration de la mort et d'autres actes.

Les mots avec lesquels Io crée sont les mêmes dans la consécration, par exemple, de la fécondation de l'utérus, de telle sorte qu'ils rendent visible et tangible aujourd'hui la force vitale qui consacre Io. Ainsi, le profane devient sacré. Ce qui était "en ces jours-là" ou "au commencement" (de Io dans le cas

polynésien) est là encore et encore. Eliade appelle une telle chose “ce qui est dans le temps historique est situé dans l'éternité”.

Meslin.

Selon lui, il s'agit de la conception cyclique du temps sous la forme de “l'éternel retour du même (= les actes archétypaux)”. Les cultures traditionnelles ou archaïques, plus proches des saints fondamentaux que les modernes, refusent l'histoire moins par la volonté de préserver les traditions que par celle de consacrer le profane par un parangon archétypal.

Typiquement, l'homme moderne a rompu à la fois avec les traditions et avec les consécration de l'humanité primordiale. Cela signifie que la modernité se limite au temps “historique”, c'est-à-dire à la vie quotidienne, avec sa vie non consacrée et donc sacrée, dépourvue d'essence. Cela semble à Eliade une déception de nature fondamentale.

D'ailleurs, cette vision exprime son interprétation de la sécularisation.

Meslin en doute : il n'est pas sûr que l'homme archaïque ne vive le temps historique que comme une répétition constante de modèles primitifs et qu'il ne se considère pas comme auto-responsable de sa propre histoire. Il admet qu'Eliade a raison mais ce que fait l'homme archaïque n'est pas une “simple imitation” !

Et puis il revient à la charge : même si c'est comme le dit Eliade, c'est à l'homme historique - et à lui seul - de faire perdurer l'ordre des choses, propre à sa vie quotidienne, grâce à ses ordinations, et de construire sa vie quotidienne grâce à des rites qu'il invente lui-même. Cet homme ne fuit pas sa vie historique !

Note. - Encore une fois, Meslin reformule ce que dit Eliade, en fonction de sa laïcité.

4. La question.

Bibl. : W. Brugger, Hrsg, *Philosophisches Wörterbuch*, Freiburg, 1961-8, 269 (Sachverhalt). L'auteur formule : “ Par “acte”, nous entendons l'objet dans la mesure où il correspond à un jugement dans lequel il s'exprime. “

Curieux : l'auteur ajoute : “ pas tant dans la mesure où l'objet est pensé dans le jugement que plutôt dans la mesure où il existe indépendamment du jugement. “ Il s'agit clairement d'une subjectivation de l'objectif dans le concept de “faits” ! Car un état de fait existe avec ou sans jugement ! En soi ! En d'autres termes : le narrateur ne pense pas que les faits soient séparés de ce qui est dit à leur sujet. En d'autres termes : l'auteur ne pense pas les faits indépendamment de ce qui est dit à leur sujet.

Il est donc obligé d'ajouter que la “structure” (la façon de s'asseoir ensemble) inhérente au jugement ne correspond pas à quelque chose de semblable dans les faits eux-mêmes. Le fait que le proverbe s'adapte au sujet - il appelle cela “l'identité du sujet et du proverbe” - n'existe que dans notre pensée, et non, comme le préconise le transcendantalisme logique, “en soi”. Il donne un exemple. Lorsque nous disons : “Dieu est un esprit”, cette affirmation ne correspond à aucune relation réelle entre Dieu et son être spirituel”.

L'auteur a dû sentir le sophisme car il ajoute à sa définition “non pas tant dans la mesure où l'objet est pensé dans le jugement que plutôt dans la mesure où il existe indépendamment de la pensée jugeante.” Soit l'objet existe indépendamment du contenu de notre pensée et c'est un acte, soit il n'existe pas indépendamment de notre pensée et c'est à la fois quelque chose de subjectif, au moins partiellement mais alors ce n'est plus un acte réel !

Car par “infliction”, on pense généralement à ce qui existe déjà indépendamment de nous et peut donc être saisi par notre esprit, à savoir comme fait objectif. Cela signifie que les faits existent “en eux-mêmes”. Cela exclut tout “plus” et “beaucoup plus”. Dans ce sens, le “transcendantalisme logique” est juste. Mais alors un transcendantalisme logique - comprenez : une théorie qui soutient que le contenu logique d'une affirmation “transcende” (“transcende”) l'affirmation elle-même - qui ne confond pas entre ce qui est dans notre esprit en tant qu'acte psychologique, et ce qui est en dehors de notre esprit, mais qui soutient que l'objet lui-même est présent dans notre esprit comme évident, c'est-à-dire directement donné (phénomène) et donc “en soi”. Mais cela relève de la phénoménologie.

L'auteur poursuit

Le langage qui dit qu'à un vrai jugement négationniste correspond une circonstance négationniste existant en soi donne lieu à un malentendu. Il raisonne ainsi : le jugement négationniste - “La pièce n'est pas là” par exemple - est vrai dans la mesure où la situation à laquelle il se réfère n'existe pas,

mais attribuer à la négation un “être” est contradictoire car la négation n’existe que dans notre esprit.

Un tel raisonnement trahit la suspension du sujet car le fait objectif que la salle n’est pas là est une absence objective que nous exprimons par le sous-terme “ pas “. La salle n’est objectivement pas là et la phrase exprimant cette attribution dit qu’elle n’est pas là ! Mais le proposant semble prendre le transcendantalisme logique pour signifier qu’à la réalité objective correspond une réalité de jugement dans les mots ou les symboles.

Conclusion.

L’auteur ne pense pas phénoménologiquement : l’objet - le phénomène, c’est-à-dire ce qui se montre sans délai - n’est pas directement donné dans sa présence objective dans notre esprit. Par conséquent, dans notre esprit, il n’est pas “en soi” mais sous la forme d’un énoncé. Phénoménologiquement, l’énoncé en soi n’est qu’une mise en forme verbale de ce qu’il affirme concernant l’objet existant en soi, immédiatement présent.

Note. - L’auteur dit.- La phrase “ $2 \times 2 = 4$ ” ne signifie pas que quelque part $2 \times 2 = 4$ existent réellement mais seulement que l’être de 2×2 inclut nécessairement 4 de sorte que, si quelque part 2×2 est réalisé, alors nécessairement 4 est aussi réalisé. Cela trahit que l’expression “ $2 \times 2 = 4$ ” représente une relation de nombre en soi qui est représentée dans le langage symbolique, mais de telle manière qu’une relation de nombre en soi, une fois devenue évidente, est représentée.

5. La théologie naturelle.

L’occasion de cet exposé est J. Arnould, *Epreuve et preuves de l’existence de Dieu ou l’actualité de la théologie naturelle*, in : *Le temps des Savoirs* (Revue interdisciplinaire de l’Institut universitaire de France), 5 (La preuve), Paris, 2003, 15/38.- Quelques remarques préliminaires toutefois.

La théologie. Il s’agit de la compréhension scientifique la plus profonde possible de la religion catholique. Non pas que les autres théologies n’aient pas de sens, mais que notre point de vue soit le point de vue catholique.

Dieu.

Le terme “Dieu” est entendu dans le sens strictement monothéiste d’“Être suprême”. L’Être suprême dépasse tout ce qui est conçu comme divin, mais il est fini (et donc créé au sens biblique). Un simple polythéisme comme le

préconisent certains postmodernes est donc hors de question. Seule la religion biblique de révélation honore souverainement et purement un tel monothéisme, comme le dit le Deutéronome 5,7 : “ Tu n’auras pas d’autre Dieu que moi “ (selon Yahvé).

La théologie naturelle.

K. Leese, *Recht und Grenze der natürlichen Religion*, (Droit et limite de la religion naturelle), Zürich, 1954, dit ceci : “Brillant et clair brûle le “lumen naturelle”, la lumière naturelle de la raison, dans l’Église catholique. Leese cite le Concile Vatican I (1869/1870) : “La Sainte Mère l’Église tient et enseigne que Dieu, origine et destinée de toutes choses, peut être connu avec certitude par la lumière naturelle de la raison à partir des choses créées.”

Cette affirmation fait partie des “*praeambula fidei*”, les présupposés de la foi. D’autres propositions connaissables et même prouvables par notre raison naturelle s’appliquent à l’existence de Dieu, à la création du monde, à la liberté de la volonté humaine, à l’immortalité de l’âme humaine. De telles vérités sont des vérités fondamentales de la “*religion naturelle*” et elles comptent comme “*motiva credibilitatis*”, raisons de crédibilité, de la foi catholique. Elles sont des “*rationes demonstrativae*”, des raisons probantes, pour la vérité donnée par Dieu de l’Église catholique en tant qu’institution surnaturelle. Quiconque les prend au sérieux commet un “*rationale obsequium*”, une obéissance rationnelle, à Dieu. Elles constituent la base de l’apologétique catholique (comprenez : l’explication de la foi).

La théologie de la nature

Pour être prêt dès le départ ce qui suit. - K. Leese plaide - d’ailleurs de manière très raisonnée - pour une théologie de la nature qui met en avant la “nature” dans le sens suivant. Nature” signifie ici “la réalité extérieure à l’homme (comprenez : le cosmos) ainsi que la réalité intérieure à l’homme dans la mesure où elle constitue la vie des sentiments et des pulsions”. C’est le concept de “nature” du vitalisme (philosophie de la vie) depuis le Sturm und Drang dans le sillage de J.-J. Rousseau (1712/1778) avec son “Retour à la nature” et surtout de J.G. Herder (1744/1803), suivi plus tard par le Père Schleiermacher (1768/1834).

Le vitalisme, d’ailleurs repris par le romantisme, réagit contre le rationalisme de l’époque, axé sur la raison scientifique et moralisatrice. J.W. Goethe (1749/1832) a traversé une période vitaliste dans sa jeunesse.

Par ailleurs, l'érotisme et la sexualité revêtent dans cette perspective une signification religieuse. L'ouverture au cosmique et au vital reste une constante. - Mais avec cela, nous nous trouvons bien dans une théologie "naturelle" (accessible grâce aux facultés naturelles), mais l'accent est définitivement mis en dehors de la théologie catholique classique et même biblique, qui peut être située près de la théologie stoïcienne et de la théologie des Lumières.

La théologie de la nature a reçu une préparation négative de la part du protestantisme qui, dans le sillage des critiques véhémentes de M. Luther (1483/1546) et de J. Calvin (1509/1564), a interprété la raison naturelle comme étant grossièrement inadéquate sur la base de la chute proclamée dans la Bible et du péché originel de l'esprit naturel qui en découle. En effet, le pessimisme protestant de la nature et de la raison contraste fortement avec l'optimisme de la nature et de la raison de la stoa, des Lumières et de la théologie catholique traditionnelle.

Conclusion - Cela donne à notre sujet un sens secondaire qui n'est pas sans importance profonde.

6. Prière d'un initié aux Mystères d'Isis.

Bibl. : K. Leese, *Recht und Grenze der natürlichen Religion*, Zürich, 1954, 192f..-Nous donnons d'abord le texte.

Saint, aide sans cesse renouvelée du genre humain, patron bienveillant des mortels, tu fais preuve d'une miséricorde maternelle envers tous les malheureux. Pas un jour, pas une nuit, oui, pas le moindre instant ne passe sans qu'un acte miséricordieux de ta part, soit que tu protèges les gens en mer ou sur terre, soit que tu calmes les tempêtes de la vie (...). Votre salut dénoue les fils inextricables du destin, calme la tempête des calamités et freine la course néfaste des corps célestes. - Les divinités des cieux et des enfers t'aiment. Tu es à l'origine de la rotation du globe et de la lumière du soleil. Tu règnes sur l'espace céleste et tu es chez toi dans le tartare (comprenez : les enfers). Ton commandement est entendu par les étoiles, il est suivi par le retour du temps, les divinités s'en réjouissent, les éléments sont à son service.

A ton appel, le vent respire, le nuage apporte l'eau nourricière, la graine germe, la graine grandit. Pour l'amour de ta majesté, l'oiseau tremble dans son vol dans les airs, la bête sauvage dans ses pérégrinations dans la montagne, le serpent se tapit dans sa tanière, le Léviathan (comprendre : un

monstre marin mythique) dans ses nages au fond de la mer - je suis trop faible d'esprit pour te louer dignement, trop pauvre de biens pour t'offrir des sacrifices. Le flot de ma langue n'arrive pas à exprimer combien je vis ton exaltation. Pas plus que n'y parviennent - et n'y parviennent - une bouche millénaire, mille langues et une série interminable de louanges ininterrompues. Résultat : Je veux - seul un homme pieux et autrement pauvre peut le faire - ne faire que cela : Je veux conserver ton visage divin et ton être saint au plus profond du sanctuaire de mon cœur et les garder toujours à l'esprit.

Ce texte est extrait des *Métamorphoses* XI, 25 de Lucius Apulée (125/180), penseur et rhéteur platonicien latin. Un autre nom pour cette œuvre est L'âne d'or. En effet, l'œuvre est un roman dans lequel la fortune du héros est racontée. À un moment donné, il se transforme en âne par magie noire. Grâce à la force vitale d'Isis, à l'origine une déesse égyptienne qui était vénérée dans tout l'Empire romain à la fin de l'Antiquité, il redevient humain. Il devient la girouette de la déesse. Ce que l'on appelle "les mystères d'Isis" transparait dans la structure du roman. Mystère" signifie "religion secrète", réservée aux initiés qui, pour se libérer des malheurs de la vie terrestre, passent par une mort et une résurrection rituelles. L'œuvre exprime une réaction contre le scepticisme de l'Antiquité tardive et témoigne de la montée des influences d'origine orientale - notamment égyptienne.

Leese, qui a écrit en 1934 *Die Mutter als religiöses Symbol* (La mère en tant que symbole religieux), voit dans ce texte ceci : la terre peut être comparée à la mère, peut être fusionnée avec l'être psychique de la mère. Mais plus encore : en tant que "Terre-Mère", elle peut devenir un symbole religieux, car la terre et la mère sont vécues comme un "champ de force" (comprendre : lieu où passe la force vitale) de la révélation divine. Plus encore : la Mère Terre devient finalement une Mère Univers omniprésente et englobante. - C'est ce que Leese appelle le "symbolisme religieux".

Que le texte de L'Âne d'or - une œuvre qui a eu de nombreuses répercussions depuis la Renaissance - rayonne quelque chose comme cela, c'est certain, mais dans un sens antique tardif. On voit Apulée, qui a manifestement incorporé un peu de sa propre vie dans le roman, vénérer Isis comme si elle était Dieu lui-même en tant que créateur et contrôleur de l'univers.

Critique : Tout d'abord, la terre est d'abord une planète, les mères des hommes sont des gens ordinaires. Seule une "imprégnation" sacralisante les

élève au rang d'êtres "sacrés". Mais quelle est la valeur réelle d'une telle "expérience" ? Ce qui est certain, c'est que, si elle est adorée sérieusement - et cela arrive encore aujourd'hui, même par des intellectuels - Isis est une figure puissante mais, en tant que déesse naturiste, bipartisane, édifiant le bien et le mal.

7. L'hymne à la nature de Shaftesbury.

Bibl. : K. Leese, *Recht und Grenze der natürlichen Religion*, Zürich, 1954, 226s.

J.G. Herder (1744/1803) a transcrit en allemand l'Hymne à la nature de A.C. Shaftesbury (1671/ 1713). Nous ne nous intéressons pas à la poétique, mais aux idées. Nous donnons d'abord le texte.

Reçois-moi, terre des champs ! Bois sacrés, accueillez le randonneur qui a évité le bruit de la ville, qui ici, dans votre ombre, cherche le repos et le rafraîchissement. Salut à toi, terres vertes et heureuses ! Je vous salue ! Lieux de bénédiction tranquille ! Et toi, lieux lointains couronnés de magie et de parure, Salut à toi et à tout ce qui vit en toi ! - Toi, demeure des gens bienheureux qui, retirés de l'envie, libérés de la folie, vivent ici dans l'innocence, silencieux, heureux et joyeux, et te contemplant, grande nature ! Toi, la plus belle des beautés, toi, la bénigne ! Tout ce que tu as aimé, digne comme toi d'être aimée de tous, tout à fait divine, pleine de sagesse, pleine de grâce, de tout ce qui est élevé, la haute substance.- Amie de la divinité, sage représentante de la providence, ou - Créatrice, Créatrice elle-même ? - Créateur, voici, je m'agenouille et je prie, je t'adore dans l'espace sacré - du haut temple.

Chaque fois que je sortais, je revenais à moi de mon insignifiance, imprégné de ton infinité. Et est-ce que j'ose encore te sonder, abîme de pensées ? - Pour te connaître, beauté éternelle, pour t'aimer de tout mon cœur, pour te convoiter, tu m'as créé et tu m'as donné volonté et détermination. Donne-moi la force ! Sois mon aide ! Quand je cherche dans le labyrinthe de la création, conduis celui qui cherche, qui m'a rempli d'esprit et d'amour. Conduis toi-même celui qui aime, vers toi.

Shaftesbury fait partie des moralistes anglais. Au milieu des disputes de la fin du XVIIe siècle sur la moralité et la religion, il défend l'autonomie de l'éthique contre la religion et la politique. Il fonde la moralité sur le "sentiment moral". Tout ce qui sert à l'harmonie de la personnalité est moralement bon.

Il identifie la moralité et la beauté et chérit une vision esthétique du monde et de la vie.-

Contre Th. Hobbes (1588/1679), il affirme que l'état naturel de l'homme ne présente pas l'égoïsme pur comme trait fondamental, car cet égoïsme s'accompagne d'inclinations naturelles à la sympathie et à la compassion sociale. C'est de là que naît le "sens moral" intérieur et direct de ce qui est bon et mauvais. Ce sens moral contient un sens de l'ordre, de l'harmonie et de l'équilibre. Conséquence : le sens consciencieux se confond avec le sens esthétique de tout ce qui est beau.

Le concept de génie, c'est-à-dire d'aptitude spontanée, intuitive et créative, se retrouve dans l'esthétique de Lessing et dans la *Kritik der Urteilskraft* (Critique de la faculté de juger) de Kant.

L'influence de Shaftesbury a été très importante et profonde, même en dehors de l'Angleterre. Sa conception de la nature - la nature en tant que tout reposant en elle-même et rendue vivante par une "forme" (comprendre : être) présente en elle - a influencé Herder, comme le montre le poème ci-dessus, et Goethe. De plus, Voltaire, Rousseau, le classique allemand et le romantisme ont subi l'influence de Shaftesbury.

Note. - En ce qui concerne le contenu du poème ci-dessus, il s'agit d'un dithyrambe, c'est-à-dire d'une œuvre poétique très émotive. D'où l'accumulation jubilatoire d'adjectifs et de substantifs louangeurs. Pour beaucoup d'entre nous, c'est bien sûr exagéré, mais typique d'une version moderne du naturisme, fondamentalement influencée par le rationalisme, dont seuls les aspects propres (esthétiques) et bons (moraux) sont mis en avant. Dieu en tant que créateur est reconnu, mais il semble douteux dans ce poème qu'il parvienne à dépasser la nature déifiée. En tout cas, il semble plutôt panthéiste et certainement pas strictement biblique.

8. Naturisme et démonisme.

Bibl. : K. Leese, *Recht und Grenze der natürlichen Religion*, Zürich, 1954, 295ff.

L'auteur est un défenseur de principe de la religion naturelle, mais avec les réserves chrétiennes nécessaires. Nous nous attardons sur sa réflexion : "Dans quelle mesure l'attitude chrétienne de la foi (...) est-elle significative pour la piété naturelle ?".

Le cours de la nature en tant que réalité extérieure à l'homme et à son aspect rationnel en lui n'est jamais simplement une révélation de Dieu telle que le christianisme la conçoit. Ce cours n'est pas sacré au sens biblique mais il peut l'être au sens où on l'entend. Voici la thèse de Leese. Nous le suivons un instant dans sa démonstration.

Le christianisme aiguise l'œil pour le démoniaque dans le naturisme. En traitant avec les éléments de la nature, avec les plantes et les animaux, et surtout avec nous-mêmes et nos semblables, nous nous rendons compte que la " nature " (chez l'homme, il est vrai, généralement sous la direction de sa raison et de sa volonté) a un aspect qui comprend l'horreur, le dégoût, la cruauté, l'impitoyabilité (le parasitisme, la lutte pour la survie). Ne pas vouloir voir cela est non seulement le signe d'un manque de sincérité, mais aussi d'un indéniable manque de christianisme.

C'est en ces termes que s'exprime Leese ! Il est très clair : "Dans une attitude de foi chrétienne, le mysticisme naturel (c'est-à-dire la religion de l'élevage) sans la prière "Viens, Esprit Saint, Seigneur Dieu" est inconcevable" (o.c., 296).

L'Ancien Testament.

Le modèle de religion et d'histoire du monde en grand style du fait que la nature et sa piété naturelle peuvent tomber dans la démonisation et devenir immédiatement impies au plus haut degré (au sens biblique) montre la confrontation du Yahvé israélite avec le Baal canaanais. La religion sémitique en pré-Asie était celle des agriculteurs et des propriétaires de vignobles. Le dieu principal était Baal. Il jouissait, sous la forme de nombreux Baals locaux, d'un culte en tant que "Seigneur ou Possesseur des choses fécondes" telles que les arbres, les forêts, les sources, les étangs, les lacs, les rivières. Ce culte avait lieu de préférence sur les collines et les montagnes, sur les "hauteurs sacrificielles" sous le ciel libre. Les dons étaient des fruits et des récoltes de la région.

Les pierres commémoratives en forme de phallus sacré érigées à côté d'un autel signifient l'énergie vitale créatrice, voire la présence visible et tangible de Baal lui-même.- A chaque Baal correspondait une "Asherah" (Phénicien : Astarte ; Babylonien : Ishtar ; Arabe du Sud : Athar ou Atargatis) comme complément féminin. Celle-ci était la déesse de la fertilité des plantes et des animaux, de la sexualité humaine et de l'harmonie des contraires : elle distribuait la vie mais la détruisait aussi... Le symbole de Baal était le jeune

taureau tandis qu'une femme nue serrant ses seins représentait l'Asherah. Le symbole de Baal était un jeune taureau tandis qu'une femme nue serrant ses seins représentait l'Asherah. L'Asherah est également appelée le lampadaire en bois représentant l'arbre comme source de la fertilité de la "nature".

Au service du couple primordial se trouvaient des hommes et des femmes "consacrés" qui se livraient à des rites sexuels dans des sanctuaires au service de (comprenez : en tant que représentation visible et tangible de) Baal et Asherah. La consommation de vin, les danses au son de musiques enivrantes et les fêtes sauvages accompagnaient le sacrifice proprement dit et le repas sacrificiel qui l'accompagnait. On a donc qualifié cette religion d'"orgiasque".

Les croyants de Yahvé étaient régulièrement tentés de s'adonner au culte de Baal (ce qui était appelé "adultère"). Cependant, " un événement aux proportions jusqu'alors incalculables se produisit " (o.c., 298) : "La religion de Baal, qui avait pénétré dans la religion de Yahvé, fut exposée et vaincue par les prophètes de l'Ancien Testament dans sa diabolisation".

En effet, pour les prophètes (à partir d'Amos vers -750), "saint" n'est pas séparable de "conscientieux" (ce qui montre la véritable portée de l'ouverture du Décalogue). Il s'agit d'une révolution historico-religieuse

Leese. Un mysticisme naturel qui ne rend pas justice à l'"ethos", la haute moralité, de la Bible est radicalement inacceptable pour la religion de l'Ancien Testament et aussitôt du Nouveau Testament.

Note. - Résumé de cette contradiction est à partir du livre de la Genèse le couple "chair/esprit", comprenez : "naturisme/ religion de Yahvé".

9. La religion de Yahvé est d'abord et avant tout une vie conscientieuse.

Bibl. : K. Leese, *Recht und Grenze der natürlichen Religion*, Zürich, 1954, 298f .

L'auteur cite quelques textes qui prouvent qu'au VIIIe siècle avant J.-C. la religion de Yahvé, confrontée au naturisme de l'époque, a déclenché une révolution.

Amos. Ce berger, appelé par Yahvé, agit sous le roi Jéroboam II (-783/-743). Il laisse la parole à Dieu : "Je déteste, je méprise vos célébrations (...). Je rejette vos offrandes de viande et je ne regarde même pas vos offrandes de

veau. Éloignez-vous de moi avec le bruit de vos chants, car le jeu de vos harpes ne signifie rien pour moi ! L'eau de la justice, la vie de la conscience comme un ruisseau éternel : qu'elles coulent !" (5:21/24).

On voit le contraste s'exprimer dans les manières d'un homme du pays.

Osee (Osée). Ce contemporain d'Amos s'oppose avec véhémence à "l'adultère" que commettent les Israélites dans le sanctuaire de Béthel où l'on adore Yahvé comme une balle. Dans Os. 6:6, il laisse Yahvé parler : " Pas de victimes ! C'est l'amour que je veux ! Pas d'holocaustes ! La connaissance de Dieu !". Note : " connaissance " dans la Bible signifie " rapports intimes avec ". Osee est le premier à traduire la relation "Dieu/Israël" en termes de mariage "mari/femme".

Isaïe (Isaïe).

En -740, il est appelé par Dieu dans le temple de Jérusalem pour annoncer la déconstruction d'Israël et de Juda à cause d'une religion factice.-

Is. 1:11/17.-

"Que m'importe, Yahvé, tes innombrables sacrifices ? Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des veaux gras ! Au sang des taureaux, des agneaux et des boucs, je ne prends aucun plaisir ! Lorsque vous entrez dans le sanctuaire pour me "regarder" (c'est-à-dire pour entrer en contact direct avec moi), qui vous a demandé de fouler aux pieds mes parvis ? Cessez de m'offrir des sacrifices insensés, car ils sont pour moi une fumée insupportable ! La nouvelle lune, le sabbat, les convocations pour les réunions : Je ne supporte pas les cérémonies hypocrites ! Vos processions et vos fêtes : Je les déteste de tout mon cœur. (...). Si tu lèves les mains, je détourne mes yeux de toi. Tu as beau prier, je ne l'entends même pas ! Car tes mains sont pleines de sang. - Lave-toi, purifie-toi ! Oublie tes actes sans scrupules ! Hors de ma vue avec ça ! Cessez vos agissements sans scrupules. Apprenez à faire le bien et visez la justice. Chassez ceux qui commettent la violence, dans ses limites. Le sang dont vos mains dégoulinent est le sang des innocents mélangé à celui des victimes. L'orphelin et la veuve sont parmi les économiquement faibles pour lesquels le prophète prend la défense.

Mikeas.

contemporain d'Osee et d'Isaïe.- Mi 6,6/8.- "Avec quoi me présenterai-je devant Yahvé, me prosternant profondément devant Dieu dans les hauteurs ? Me présenterai-je devant lui avec des holocaustes, avec des veaux d'un an ? Se délectera-t-il de milliers de béliers, du versement de ruisseaux d'huile ? Offrirai-je mon premier-né en rançon pour mon crime, le fruit de mon corps

en offrande pour mon âme ? - Ce qui est bon, ce que Yahvé attend de toi, t'a été inculqué, homme. Pour rendre la justice, rien d'autre ! Fixe ton regard sur ce qui est bon. Vivre consciemment de tes limites en présence de Dieu”.

Les commentateurs affirment qu'Amos a mis l'accent sur la loi, Osee sur la bonté, et Isaïe sur la conscience des limites.

Jérémie.

Vers - 650 il naît, un peu plus d'un siècle après Isaïe. La tradition qui affirme que le temple est inviolable l'agace, car il prétend que Yahvé peut quitter le temple. La raison : Jérémie 7:9/11 “Quoi ! voler, assassiner, commettre l'adultère, jurer parjure, sacrifier l'encens de Baal, poursuivre des divinités que tu ne connais pas, et puis venir se montrer devant Moi dans cette maison (le temple), qui porte Mon nom, et prétendre, ‘Avec ceci nous sommes en sécurité’ pour continuer (immédiatement) après toutes ces horreurs ! Cette maison qui porte Mon nom est-elle devenue à vos yeux un repaire de brigands, après tout ? Moi, du moins, je le vois ainsi ! - Ainsi parle Yahvé”.

En Matthieu 21,13, Jésus, confronté aux pratiques commerciales dans le temple, répète cette phrase : “ Il est écrit : “Ma maison sera appelée” maison de prière “ Mais vous en faites un repaire de brigands.

10. Théisme(s).

Bibl. : W. Brugger, Hrsg, *Philosophisches Wörterbuch*, Freiburg, 1961-8, 325 (Theismus).

Nous mentionnons en passant Th. van Baaren, *Doolhof der goden*, (Le labyrinthe des dieux), Amsterdam, 1960, où le ‘théisme’ est appelé “représentation des dieux comme des êtres personnels qui ont créé et maintiennent le monde”. Il s’agit apparemment d’une définition historique de la religion : on trouve en effet des cultures dans lesquelles une ou plusieurs divinités en tant qu’êtres personnels sont indiquées comme ayant créé et maintenu le monde. Pourtant, cette interprétation n’est pas la plus fréquente.

La doctrine qui soutient qu’un Dieu personnel, transcendant l’univers, a fait naître l’univers à partir de rien (en dehors de lui) grâce à un acte de création est appelée “ théisme “ - A. Lalande, *Voc. technique et critique de la philosophie*, PUF, 1968-10, 1123 (Théïsme) dit : “ La doctrine qui présuppose l’existence d’un Dieu personnel comme cause du monde est théiste “.

P. Foulquié/ R. Saint-Jean, *Dict. de la langue philosophique*, PUF, 1969-2, 723, dit : “ Doctrine qui admet l’existence d’un Dieu unique, personnel et séparé du monde. “ Elle est le contraire du panthéisme (Dieu coïncide avec l’univers), du polythéisme (polythéisme) et de l’athéisme (dédification).

Curieux : P. Poupard, dir., *Dict. des religions*, PUF, 1984, ne mentionne même pas le terme !

Le polythéisme postule une pluralité d’êtres nommés “divinement” et surtout qu’ils vivent sous la domination d’une divinité suprême. Ici, il est clair que le terme “divin” est utilisé au sens large.

L’hénothéisme est un polythéisme qui, malgré la multiplicité des divinités, se tourne dans la prière et le culte vers le Dieu unique comme s’il était le seul Dieu.

Soit dit en passant, de nombreux syncrétismes qui combinent le christianisme et le polythéisme, par exemple, sont hénothéistes.

Monothéisme

Le monothéisme se distingue par le fait que, dans la doctrine et le culte, il place le Dieu unique devant lequel aucune autre “divinité” n’est possible. Le terme “ divin “ est ici utilisé dans un sens beaucoup plus strict, à savoir dans le sens suprême. En effet, “être suprême” implique que Dieu est strictement infiniment supérieur à tout ce qu’il crée.

Déisme

Le déisme, dans son “ Dieu “, nie l’activité créatrice ininterrompue de Dieu dans la création, son contrôle providentiel sur celle-ci ainsi que la possibilité d’intervenir par révélation et miracle de manière extraordinaire. En d’autres termes, le “Dieu” déiste est un Dieu de l’autre monde, distant et irréel. C’est ce qui différencie totalement le déisme du théisme.

Panthéisme

Selon le panthéisme, “Dieu” fait tellement partie de l’univers qu’il coïncide avec lui. Le théisme, en revanche, soutient que si Dieu est suprême, il est totalement distinct de sa création et qu’un profond fossé le sépare de celle-ci. Cela ne l’empêche pas d’être à la fois, précisément parce qu’il est si “exalté” (différent et séparé), si intime et omniprésent dans le créé dans son existence et sa vie même sans entrave. Ce qui est également frappant dans le panthéisme, c’est que Dieu en tant qu’être personnel s’efface pour devenir une sorte de phénomène d’accompagnement.

Dualisme

Le dualisme affirme qu'en plus de "Dieu", il existe une réalité qui l'égale et qui a créé le mal et la matière. Le dualisme strictement métaphysique explique la finitude et le mal en posant un "principe" ou une "réalité" responsable des deux, qui coexiste avec Dieu éternellement et s'oppose continuellement à la création et au contrôle de l'univers par Dieu. Dans la philosophie de Platon, il s'agit d'une sorte de matière éternelle qui rend susceptible de la finitude et du mal. Dans le manichéisme, cette contre-réalité est un adversaire maléfique du Dieu bon.

On voit la distinction profonde entre le dualisme et le théisme. Ce dernier considère qu'une contre-réalité équivalente est radicalement opposée à son concept de Dieu.

Naturisme

Le naturisme - également appelé naturalisme - par exemple sous la forme du culte du phallus, cherche "Dieu" dans la nature, par exemple comme un être produisant ou donnant naissance dans le phallus et la vulve. La puissance supérieure, que la religion de la nature vénère dans le phallus ou la vulve ou dans toute la nature visible et tangible, est alors appelée "divine" dans le sens de "plus haute ou plus élevée que beaucoup de choses terrestres". Généralement, la divinité dans le naturisme est une figure ancestrale qui assure la fertilité. - Le théisme reconnaît l'action de Dieu également dans la nature mais comme infiniment au-dessus d'elle.

11. La religion naturelle stoïcienne

Bibl : K. Leese, *Recht und Grenze der natürlichen Religion*, Zürich, 1954, 15/28.

Le stoa commence avec Zénon de Citium (-336/-264) et dure jusqu'au deuxième siècle de notre ère.

Axiomatique.

La logique des stoïciens postule une perception à partir de laquelle s'élèvent sans effort des concepts de base communs à tous les hommes. Ce sont des prolèpseis, des présupposés. Dieu et certains de ses attributs, le consciencieux et certains types de comportement consciencieux, depuis Cicéron (-106/-43) également le sens de l'immortalité forment la triade des axiomes.

La cosmologie.

Héraclite (-535/-465), le patriarche de la stoa, affirme que l'univers est guidé par le "Logos", la compréhension divine de l'univers. Cet univers est vivant, animé, rationnel, spirituellement doué. Le va-et-vient des choses est ainsi logiquement contrôlé.

La théologie.

Dieu, tel que le conçoit le stoa, est un esprit immortel, rationnel, à la pensée parfaite, parfaitement conscient et bienheureux. Comme un beau-père créateur, il est providentiel. Il porte de nombreux noms : Zeus, Héra, Athéna, Héphaïstos, Poséidon, Déméter... Ainsi, Zénon dit : " La loi universelle qui existe dans la pensée juste et qui imprègne tout est la même que celle de Zeus, l'administrateur de l'ordre de l'univers "... Cela semble panthéiste mais laisse place à un Dieu pensé personnellement.

L'éthique. Le Logos omniprésent est en même temps la loi morale qui lie tous les êtres en conscience, comme l'enseignait déjà Héraclite. Le bien et le mal, le bien et le mal sur la base de la loi naturelle montrent Dieu comme présent dans tous les hommes. La loi ne repose pas sur une opinion ou une institution humaine, mais sur "Zeus et la nature omniprésente", comme le dit Chrysippe (-280/-207).

La règle fondamentale du stoa est donc la suivante : "Vivre en accord avec la nature". Ce qui revient à vivre en accord avec le Logos de l'Univers, l'Esprit de l'Univers. La nature et la raison coïncident.

Le but d'une vie consciencieuse, le stoa l'appelle "liberté" dans le sens de vivre rationnellement et intelligemment en se libérant des choses extérieures de la nature et des pulsions de la nature humaine. La maîtrise de soi caractérise donc la morale stoïcienne, qui chérit l'"apatheia", l'absence de passion, comme un idéal.

Dans les derniers stoa, on trouve donc des déclarations étonnantes qui témoignent du mépris du corps. Ainsi, selon Sénèque (1/65) dans ses Epist. 65 et Ad Helv. 11, le corps est une prison, un lourd fardeau, un poids à abattre, une punition de l'âme. Selon Marc-Aurèle (empereur 161/180), le corps est terre et poussière souillée, chair, souillure puante et poussière en sac. S'en libérer est une véritable liberté. S'accrocher au corps est un véritable esclavage.

Les preuves de Dieu.

La preuve cosmologique part du monde tel qu'il est donné, mais de telle sorte que ce n'est pas l'homme dans ses limites, mais seulement le Logos qui peut en être la cause.

La preuve téléologique part de la nature comme un tout intentionnel et efficace qui témoigne d'une sagesse et d'une splendeur supérieures et n'est donc pas le résultat du hasard mais d'un architecte divin de l'univers.

De cette preuve de Dieu, J. Kant dit qu'elle doit être mentionnée avec une estime sans réserve : c'est à la fois la plus ancienne, la plus claire et la preuve la plus adaptée à l'esprit commun.-.

La preuve intelligible - habituellement appelée "ontologique" - de Dieu ne part pas de l'existant expérimenté mais d'un concept, à savoir "l'être le plus parfait". Cet être ne pourrait pas être l'être parfait s'il n'existait pas réellement. Le concept d'"homme" n'entre pas en ligne de compte, mais un être supérieur qui ne diffère pas du Logos, oui. La perfection comprend, en plus d'autres attributs, l'attribut d'existence.

Leese. La religion naturelle de la Stoa repose - sans compter les concessions - sur un effort de naturalité où la " nature " est comprise comme nature dans la mesure où elle est là avant que l'humain n'apparaisse en elle et où elle reste en deçà de l'humain (notamment dans la vie des sentiments et des pulsions). Ce mépris de la " nature " (dans ce sens naturiste), d'une religion naturelle (c'est-à-dire rationnelle), a eu un impact majeur sur la culture occidentale et surtout sur la religion jusqu'au déisme des esprits éclairés, ainsi que sur les théologiens chrétiens. Non sans créer de sérieux problèmes. Ainsi Leese.

12. Déisme(s).

Le terme a été introduit par L. Sozzi (1525/1562) et F. Sozzi (1539/1604), les fondateurs des Sociniens, pour s'opposer aux athées dans leur Catéchisme de Rakan (1605/1609). De la Pologne, ils se sont répandus dans toute l'Europe moderne.

Au XVIIe siècle, le socinianisme comprend la critique religieuse, l'antidogmatisme et le christianisme rationaliste, humanitaire et pacifiste.

Selon P. Poupard, Déisme, in : P. Poupard, dir., *Dict. des religions*, PUF, 1984, 383, le terme vient de " deus " (lat.), dieu.

Herbert de Cherbury (1582/1648) a donné le premier compte rendu de cette religion “naturelle” dans *De veritate* (1624), littéralement “Sur la vérité”. Il affirmait : il existe un Dieu, créateur de toutes choses, que tous les hommes doivent révéler, avant tout en vivant consciencieusement. Cette affirmation est au cœur de toutes les religions, y compris (mais peut-être de manière imparfaite) les religions païennes . Le déisme veut rester une religion purement naturelle mais rejette à la fois l’athéisme et le fanatisme religieux.

Le déisme des esprits éclairés se comprend dès le début de leur confrontation avec “les préjugés, les compulsions, les dogmes” du christianisme établi. L’esprit “éclairé” est guidé par la “raison” qui ne tolère aucune religion révélée. Ainsi, J.-J. Rousseau (1712/1778) affirme que la raison est la seule autorité en matière de religion.-

P. Bayle (1647/1706) écrit que “la différence entre les déistes et les athées est presque nulle.” L’accent est mis sur le rôle exclusif de la raison et sa liberté de penser, soulignée entre autres par les libres penseurs.

Le déisme est né en Angleterre aux XVIIe et XVIIIe siècles et s’est répandu en France et en Allemagne, prenant au passage des formes extrêmes et modérées.

J.H. Walgrave, *Le grand siècle de la philosophie allemande*, in : Tijdschr. v. filosofie (Louvain) 49 (mars 1987), 93 , dit à ce propos que J. Kant (1724/1804), après sa *Kritik der reinen Vernunft*, s’est opposé au scientisme que l’on pourrait en déduire, et a défendu les valeurs de la raison fondée sur un Dieu juste et omniscient avec la raison naturelle. Cette raison fonde ce qu’il appelle la “foi”, mais il s’agit bien sûr d’une foi rationaliste. On peut interpréter cette foi comme une élaboration supplémentaire de la tradition déiste.

Le terme “Dieu” dans le langage politique américain est déiste - Le Concile Vatican II (1962/1965) admet que l’émergence du déisme est due en partie à la prédication médiocre de la religion biblique et au comportement trop souvent non chrétien des chrétiens. C’est dans cette optique que nous considérons ce qui suit.

P. Bayle, dans son *Dictionnaire historique et critique* (1696), à partir de son scepticisme et de sa critique des sources de l’Ancien et du Nouveau Testament, a ouvert la voie à une attitude tolérante à l’égard des religions, fondée sur une lecture sans préjugés de la Bible, indépendante des églises établies.

J. Locke (1632/1704), le père des Lumières modernes, publie en 1695 un ouvrage sur “un christianisme raisonnable tel que révélé dans la Bible”. Il critique avec véhémence la progression développementale de la doctrine chrétienne à travers, par exemple, toute une série de conciles pour mettre à sa place “la doctrine simple et raisonnable” que l’on peut glaner dans les évangiles.

Note. - P. Foulquié/ R. Saint-Jean, *Dict. de la langue philosophique*, PUF, 1969, 157, soutient que le terme déiste “ Être suprême “ est “ plutôt indéterminé “. On cite B. Pascal (1623/1662) dans ses *Pensées* (1670) : “Tous ceux qui cherchent Dieu en dehors de Jésus-Christ (...) tombent ou dans l’athéisme ou dans le déisme, deux choses que la religion chrétienne rejette presque également.”

H. de Lubac, *Sur les chemins de Dieu*, affirme : “ Le Dieu du déisme est le Dieu de plusieurs “ théodicées “ (note : théories défendant Dieu) modernes qui le jugent et le sondent plutôt que de le “ défendre “. De ce Dieu-là, on ne sait pas s’il peut encore dire : “Je suis” (Exode 3:14 ; Jean 8:24. ; 8:28 ; 3:19). (...) Il est à la fois effacé et privé de son mystère, un Dieu fait à notre mesure et défini par notre idéal. Il se confond avec “ l’ordre moral de l’univers “ tel que l’homme peut le concevoir. “

13. Religion(s).

Bibl. :

-- Fr. Heiler, Hrsg, *Die Religionen der Menschheit in Vergangenheit und Gegenwart*, (Les religions de l’humanité dans le passé et le présent), Stuttgart, 1959 ;

-- W. Schmidt, *Origine et évolution de la religion* (Les théories et les faits), Paris, 1931 ;

-- P. Poupard, dir., *Dict. des religions*, PUF, 1984, 1421/1425 (Religion).

Religion.

Selon Heiler, le terme ‘religio’ a été emprunté au langage préchrétien par le christianisme très tôt. Religio (verbe : re.ligere) signifie “prêter attention à quelque chose avec soin”. Cela s’oppose à “neg.ligere”, la négligence. Une fois en contact avec tout ce qui est “sacré” (“sacral”), religio signifie “prêter une attention particulière au sacré (Heiler utilise “le numineux”)”.

Religion.

Schmidt donne la définition suivante.- Donnée à un ou plusieurs pouvoirs sacrés (il dit : “ surnaturels “) reconnus comme personnels. Une fois en contact avec elles, l’homme réagit par un sentiment de dépendance à leur égard. En tant qu’objet scientifique, la “religion” est l’ensemble des actes observables extérieurement - prière, sacrifice, sacrements, liturgie, mortification (ascétisme), préceptes moraux - par lesquels s’exprime la conviction intérieure à l’égard du sacré.

Cette définition est nuancée car elle met en avant deux éléments :

1. le pouvoir, qui, selon Heiler, est numineux, c’est-à-dire “rempli d’une force (c’est-à-dire la force vitale) qui transcende la nature” ;

2. la puissance personnelle : “ Nous disons ‘puissance personnelle’ - dit Schmidt - parce qu’on peut se savoir dépendant d’une puissance impersonnelle, mais seulement de telle manière qu’on ne peut pas entretenir avec elle un contact dialogique. Qu’il s’agisse d’une force matérielle comme le cosmos ou d’une loi inviolable de nature intellectuelle, cela revient au même, car ces choses sont lentes et muettes. Si le contact doit être un contact mutuel, alors en aucun cas avec de telles choses”.

Ainsi, selon Schmidt, le bouddhisme le plus ancien, dans la mesure où il nie toute divinité personnelle, ne peut être une religion. Il s’agit d’une “philosophie”. Il en va autrement du bouddhisme plus tardif et vernaculaire qui reconnaît un nombre indiscernable de divinités dans son emprise englobante.

‘Religion’.- M. Despland, dans Dict. des religions, part d’une définition provisoire qu’il emprunte à E. Durkheim (1858/1917), le fondateur de l’école française de sociologie : “Une religion est un système solidaire de croyances et de pratiques qui compte des choses sacrées” - Pour sociologique qu’il soit, c’est-à-dire attentif aux groupes, le sous-terme “choses sacrées” ne peut être éliminé.

Approches. Les trois définitions ci-dessus montrent déjà que la même chose peut être abordée de différentes manières. Cela a conduit certains à conclure qu’il y a autant de définitions de la “religion” qu’il y a d’auteurs. C’est une erreur : à l’exception d’éléments de second ordre, l’essence de la religion revient sans cesse : donnée (le sacré) et demandée (une réaction au sacré).

Schmidt définit son approche comme une “historiographie comparative”. - Comparative” signifie que l’on ne s’en tient pas à une seule religion (c’est ce que fait le “théologien” d’une religion) mais que l’on étudie en principe toutes

les approches concrètes possibles du sacré avec l'ouverture d'esprit requise. Ce faisant, on veut effacer un concept général de "religion".

La science historique

La "science historique" signifie que l'on remonte jusqu'à l'origine des faits religieux. Cela ne signifie pas que l'on suit un ordre purement chronologique, mais que, de même que l'ensemble de la culture a une histoire - y compris les développements et les départs - les religions ont aussi leur propre histoire - révélant leur essence - avec leurs hauts et leurs bas.

Note. - Schmidt utilise le terme "histoire comparée" pour se distancer, par exemple, de la psychologie, de la sociologie ou de la philosophie de la religion. C'est plus ou moins dans ce sens que nous voulons présenter un certain nombre de chapitres au lecteur afin qu'il - à travers une série de petits échantillons - développe progressivement un concept général et "réel" de "religion" dans son esprit.

14. "En l'absence de preuves".

Bibl. : A. Maeder, L'absence de preuves, in : Le Temps (Genève) 21.10.2003, 44.

L'auteur est un astronome. Nous réécrivons son texte et l'appliquons au domaine du sacré.

Axiome - En l'absence de preuves, la logique formelle et la sagesse de la vie imposent l'absence de dérivation univoque.

Application - En l'absence de preuves, la logique formelle et la sagesse de la vie obligent à déduire que ceci n'est pas une preuve de l'absence d'une situation problématique.

Modèles - Aujourd'hui, la communauté internationale des chercheurs se trouve dans une pluralité d'applications de ce type, ce qui nécessite l'application de l'axiome de précaution.

1. Le problème des radiations électromagnétiques nocives.

Jusqu'à aujourd'hui (2003), il n'existe aucune preuve apodictique (c'est-à-dire irréfutable) qu'elles causent des dommages à l'homme via les installations ou les téléphones portables. Pourtant, cette absence de preuve irréfutable n'est pas une preuve d'absence de nocivité. L'axiome de précaution appelle à la prudence.

2. Le problème des plantes génétiquement modifiées.

Ce problème, à l'origine de contestations parfois très véhémentes, n'a pas été suffisamment étudié scientifiquement. De l'absence de preuves apodictiques de la nocivité de ces plantes pour l'environnement - autres plantes, animaux, personnes - on peut logiquement déduire qu'il n'y a pas de nocivité. Avec la distraction : mesures de précaution.

3. Le problème du réchauffement de la planète.

Jusqu'à présent, il n'y a pas de preuves apodictiques pour la proposition qu'il y a absence de réchauffement. Cependant, les indications dans une direction s'accumulent : augmentation des températures moyennes, augmentation des jours de chien, affaiblissement des chutes de neige, fonte des glaciers, réduction des calottes polaires.

Conséquence : Le nombre d'experts niant le réchauffement diminue - mais en attendant, il demeure : en l'absence de preuves apodictiques du réchauffement, on ne peut pas conclure qu'il n'y a pas de réchauffement. Conséquence : tant que le doute existe, il faut prendre des précautions.

L'apodictique n'est pas encore universellement accepté.

Maeder cite M. Planck (1858/ 1947) :

“Les théories ne meurent jamais en vertu d'une contre-épreuve rationnelle. Elles meurent en raison de la disparition de leurs derniers défenseurs”.
Pratique : contre chacune des théories mentionnées, ainsi que contre d'autres théories, un expert obstiné peut toujours trouver des réfutations, de sorte que parmi les experts la confusion continue et ainsi - au moins en apparence - une théorie vraie grâce à des preuves apodictiques ne reçoit pas une approbation universelle.

Conclusion - En l'absence de preuves, on peut toujours rejeter une proposition, bien sûr. Mais - et c'est ce que souligne Maeder - même dans le cas de théories qui s'appuient sur tout un ensemble de preuves, un expert têtu peut toujours faire de l'obstruction. C'est ce que nous constatons dans la controverse sur les conséquences humaines de la maladie de la vache folle, du tabagisme, de l'essence sans plomb, des nitrates. - Maeder conclut : nous restons critiques vis-à-vis des “experts” et appliquons l'axiome de précaution.

Remarque. - L'un des arguments de base contre la religion est le suivant : “Il y a une absence de preuves en faveur de tout ce qui est appelé sacré.” Et

par “preuves”, la plupart des opposants entendent “preuves scientifiques” et celles-ci sont de préférence de nature apodictique.-

Ils ont raison, dans la mesure où il y a effectivement absence de preuves strictement scientifiques - comprenez : irréfutables et universellement acceptées -. Mais qu'ils regardent un instant ce que Planck et dans son sillage Maeder soutiennent : même en présence de preuves, il y a toujours des experts entêtés qui tentent de réfuter ces preuves “contre leur meilleur jugement” (devrait-on dire). Si maintenant les critiques de l'absence de preuves strictement scientifiques en matière de religion voulaient tenir compte de ce qui peut être vu dans le domaine strictement scientifique, ils montreraient qu'ils n'appliquent pas deux poids, deux mesures.

15. La mentalité “primitive”.

Bibl.. : G. Welter, *Les croyances primitives et leurs survivances* (précis de paléo-psychologie), Paris, 1960,32/42 (La pensée primitive). -

L'auteur prend d'abord position contre L. Lévy-Bruhl (1857/1939) qui, dans deux gros livres, a tenté de prouver que la “mentalité”, c'est-à-dire l'axiomatique, des peuples d'abord considérés comme “sauvages” était “prélogique”, c'est-à-dire située avant le stade culturel ultérieur, “logique” (c'est-à-dire moderne). D'après discussions ont suivi pendant des années. Mais dans ses Carnets (publiés seulement en 1949), il note : “En fait - depuis vingt ans au moins - je n'utilise plus le mot “prélogique” qui m'a causé tant de soucis”. Lévy-Bruhl, en savant honnête, reconnaît ainsi son erreur.

La pensée primitive.

Dans les mêmes Carnets, il écrit : “ Il est impossible d'attribuer aux primitifs une mentalité propre qui leur soit propre. “ Welter prend véhémentement position contre une telle opinion. Il considère que le mode de pensée des primitifs est si particulier qu'il ne pouvait rien faire d'autre - c'est ce qu'il dit - que de lui consacrer un sujet à part, à savoir la paléopsychologie.

Remarque. - Il convient de noter que Welter réduit ainsi la mentalité primitive à une question de psychologie. Il s'appuie sur une déclaration de V. Cousin (1792/1867) : “La raison n'est qu'un instrument qui est aussi utile pour les déclarations fausses que pour les déclarations vraies”.

Note - Ceci exprime non pas l'essence mais l'utilité de la pensée et de la vie logique et sous-estime sa propre validité.

La logique primitive.

Welter soutient que les sauvages maîtrisaient la logique en tant qu'outil tout autant que nous. Ainsi les Aborigènes d'Australie : leur système de mariage est très compliqué mais leurs déductions à partir de ses postulats sont rigoureusement justifiées. Leurs postulats, Welter les considère comme "irrationnels", "faux".

Remarque. - Welter parle comme un homme rigoureusement moderne, radicalement convaincu de la valeur exclusive de la pensée moderne.

Prépositions. Les axiomes des primitifs sont faux pour deux raisons : ils pensent de manière "synthétique" et "animiste".

1. Les primitifs confondent ce que nous, modernes, interprétons. C'est ce qu'on appelle chez Welter "synthétique" contre "analytique". Le visible et l'invisible, la partie et le tout, le modèle et l'original, le nom et celui qui porte le nom, les choses et leur mana (force vitale occulte), - le passé et le présent, le présent et le futur, le lointain et le proche sont confondus.

Immédiatement, le primitif pense concrètement : un indigène de l'océan Indien, par exemple, dit "mon/ton/son couteau" mais ne peut pas dire "un couteau" comme terme abstrait, alors que le même Océanien énumère quatre-vingt-sept coquillages.

Note - Ceci réfute Welter car, même si l'Océanien dit "mon couteau", "ton couteau", "son couteau", il répète invariablement "couteau" qui est le terme identique et donc abstrait !

Remarque. - Les "confusions" énumérées sont encore rendues intelligibles dans le solide petit livre de Welter à partir d'une axiomatique qui, bien que non moderne, est toujours valable, à savoir au sein de l'occultisme (mais pas toujours comme le disent les primitifs).

2. Les primitifs considèrent tout ce qui existe comme du "mana", chargé d'une mystérieuse force vitale. Welter identifie la force vitale à l'âme et appelle la primauté du mana "animisme". C'est terminologiquement son droit mais c'est sujet à critique : la même âme peut d'abord être mana, chargée de force vitale, et par la magie noire ne plus être chargée de force vitale. Il ne faut donc pas confondre trop rapidement le "dynamisme", l'hypothèse du mana, et l'"animisme", l'hypothèse de l'âme.

Welter, qui plus loin dans son livre donne de beaux exemples de dynamisme et d'animisme, qualifie une telle vision du monde et de la vie d'"imprévisible, jamais nécessaire, toujours inattendue et aléatoire" (o.c., 36s.). Bien sûr, à partir de son axiomatique moderne qui rejette fondamentalement le dynamisme et l'animisme comme faux.-.

Pourtant, il affirme : le primitif (le magicien) crée l'ordre en étant capable de contrôler et de diriger le mana et, par exemple, de combattre la force vitale qui provoque des calamités et de favoriser le pouvoir salvateur. Il appelle cela "magisme", c'est-à-dire la pratique de la magie (contrôle de la force vitale). Pourtant, un tel fondement de l'ordre est aux yeux de Welter non moderne et donc non véridique.

16. Magisme et religion.

O.c., 66/68.- La mise en avant de la force vitale (manaïsme) aboutit au magisme et à la magie. Celle-ci est - selon l'auteur - "l'habileté d'agir par des rites appropriés (nous agissons) sur la situation, le cours des événements ou le comportement des individus " (o.c., 66).

Remarque. - Cette description ne donne pas une véritable définition mais cite quelques utilisations notables de la magie.

La magie n'est pas une religion.

Welter identifie deux différences.

1. Le rite magique atteint son but uniquement en vertu du rite lui-même. "Ce fait même le distingue du rite religieux" (ibid.) qui est avant tout la foi en une puissance supérieure. S'il atteint le but, c'est grâce à la ferveur de l'homme religieux qui ne compte que sur une puissance non humaine pour exaucer la prière.

L'auteur admet bien qu'une certaine analogie (similitude et cohérence partielle) relie la magie et la religion mais " ce n'est qu'une apparence " (sic).

2. Le rite magique diffère des rites chrétiens.- Cela est dû au fait que la magie est essentiellement " amoral ", c'est-à-dire qu'elle ne tient compte d'aucune morale : elle ne veut que des avantages matériels et égoïstes. Ceux-ci sont "peut-être justifiables" s'ils concernent, par exemple, la guérison d'un malade ou une récolte réussie, mais condamnables s'ils visent, par exemple,

à tuer un semblable. C'est le résultat qui décide si la magie est "bonne" ou non.

Ainsi, on entend régulièrement parler de "la religion" des Bambara, des "rites religieux" des Kanaak ou des Jivaro. Ceux qui parlent ainsi parlent mal. On peut parler de "croyances religieuses" pour indiquer l'inquiétude ou l'espoir qui anime ces primitifs. Car ils ne demandent pas à une divinité de mettre fin à leurs inquiétudes ou de combler leurs attentes. Car ils tiennent eux-mêmes l'instrument entre leurs mains pour atteindre le but et, s'ils ne l'atteignent pas, c'est que l'instrument, le rite magique, a été mal manié.

Le témoin. Welter affirme : les rites magiques ont dominé la vie de la période archaïque mais sont loin d'avoir disparu au cours de l'évolution. Ils vont de pair avec les religions polythéistes et le chrétien "moyen" a longtemps cru et croit parfois encore que les gestes du prêtre officiant ont une valeur interne. Plus que cela : au milieu de nos sociétés modernes, on trouve d'étranges formes de superstition.

Note. - Que dirait Welter de notre New Age actuel ? Par exemple, le client de la haute couture parisienne demande que la "vierge", c'est-à-dire la plus jeune des "petites mains", crache dans l'ourlet de la robe en cours de finition. Les rites de cette nature ne changent jamais alors que les religions évoluent. Ainsi Welter.

Paradoxe. Immédiatement après, Welter dit : "En somme, la magie primitive est la familiarité avec les esprits et leur contrôle" (o.c., 68).

Note. - Or, si l'on connaît le rôle élevé que "les esprits" (divinités, ancêtres, esprits de la nature, magiciens morts) jouent dans le système d'une culture primitive - et Welter le sait aussi - , cela contredit clairement l'image non religieuse qu'il se fait de la magie primitive (et de toute magie) : même si la magie croit en sa propre efficacité, le magicien invoque habituellement des puissances supérieures et n'est pas exclusivement auto-puissant mais aussi réellement religieux.

Paradoxe. Welter affirme que la magie est "par définition" amoral mais néglige la conscience - parfois élémentaire - que tous les connaisseurs de la magie - les primitifs inclus - établissent, s'ils font l'effort d'observer en tant que participants ("observation participante"). L'auteur accumule dans son œuvre une énorme masse de données réelles mais en tant qu'observateur moderne et donc trop distant. Tellement distant que les faits eux-mêmes, dans

leur entièreté, ne s'imposent pas. Or, il est loin d'être le seul dans ce cas : de très nombreux observateurs modernes sont tellement convaincus de la supériorité de la pensée occidentale qu'ils réduisent tout ce qui est religion et surtout magie à ce qu'ils y projettent, à savoir leurs propres présupposés, qu'ils imposent aux données, dans l'opinion qu'ils possèdent "la vérité" à ce sujet.

17. Le folklore primitif.-

O.c., 198/207 (*Le folklore des primitifs*).- Une définition courante du "folklore" est : " la collection et le système des représentations culturelles non matérielles propres aux sociétés sans scribe ou pratiquant l'agriculture ". Comme expressions culturelles folkloriques sont mentionnés les croyances, les rites, le culte, les célébrations, les histoires.

Welter traduit par "sagesse populaire traditionnelle". Il se réfère à deux interprétations :

1. le folklore comprend uniquement la littérature populaire orale ;

2. le folklore comprend également les expressions culturelles telles que les coutumes, l'architecture rurale, les outils traditionnels, les rites (ainsi A. Van Gennep (1873/1957 ; *Manuel de folklore Français contemporain*, (1937/1958)). Welter considère cette deuxième définition comme trop complète et la limite à tout ce qui a valeur de beauté dans l'activité créatrice des primitifs (folklore esthétique). Le champ d'application est constitué par les textes oraux, les chants, la musique, la danse, les arts plastiques.- Nous nous attarderons sur quelques modèles qu'il cite.

Mot magique ou mot de pouvoir.

On trouve une véritable poésie mais des textes chargés de force vitale dans les Védas indiens par exemple. Le peuple russe - dit l'auteur - a conservé ce type de manière très vivante. En voici un extrait : "Je me vêtirai de nuages. Je me ceindrai de l'aube. Je me prosternerai comme la lune montante. Je me parerai de nombreuses étoiles".

Soit dit en passant, l'intention magique est que celui qui parle ainsi cherche à s'approprier les forces vitales, dans les nuages, l'aube, la lune montante et les étoiles. Mais Welter continue à hésiter sur le caractère poétique de la chose - Les mots de pouvoir sont parfois exprimés dans une langue que plus personne ne comprend. Welter donne pour modèle les "prières" que les éleveurs de l'Ouest de la France "récitent" dans les étables en

vue du bien-être des animaux : Des sons latins et vieux français se mêlent à des “mots” totalement incompris.

Drame rituel. Le folklore russe est ici à l'honneur avec une action dramatique complète qui prend forme dans une place très minutieuse accordée aux mots, aux gestes, aux chants. Ainsi la pièce du mariage qui dure des heures, remplie d'une série de scènes telles que les démarches des organisateurs du mariage chez les parents de la jeune fille, l'enlèvement, le chagrin de quitter ses parents. Tout cela est accompagné de nombreuses chansons dans lesquelles les états d'âme de tous les participants sont abordés.

La magie ou le drame du pouvoir.

La pièce de théâtre du mariage, cependant, est plus qu'esthétique : elle est chargée d'une force vitale (“mana”) qui exorcise les mauvais esprits, favorise la richesse des enfants, assure la sécurité du foyer, justifie la fertilité des plantes et du bétail.

Welter cite Evreinoff, *Histoire du théâtre russe*. À la fin du XIXe siècle, Evreinoff trouve un village dans lequel presque tout le monde est analphabète. Mais toutes les filles étaient capables d'exécuter l'ensemble du jeu de mariage - toutes les paroles et les chansons ainsi que l'ensemble du rite à l'église compris. Il convient de mentionner que les étrangers, bien que très attachés à l'église orthodoxe, considéraient qu'un rite de mariage ecclésiastique n'était complètement “valide” que s'il était “renforcé” par un jeu de mariage - apparemment chargé de force vitale (mana).

Histoire d'animaux.

Certaines religions en sont à l'origine. Le totémisme, par exemple, présuppose un animal sacré, c'est-à-dire chargé de pouvoir, comme source de vie pour un groupe. Il en est de même de la religion hindoue qui tient pour dogme la “métempsycose”, le transfert de l'âme d'un mort dans un animal.

Le thème fréquent est celui de “l'âme disparue”. Un “géant”, un “glouton”, un magicien suscitent la peur dans la communauté. On le pourchasse, on le tue. Mais il n'est pas vraiment mort pour autant, car il faut tuer son âme, qui s'est généralement envolée dans un petit oiseau sur un arbre lointain. Dans un conte tatar, deux jeunes tuent une magicienne en lui arrachant les entrailles, mais elle continue à vivre. Ils lui demandent où se trouve son âme. Elle répond : “Sous la semelle de ma chaussure, sous la forme d'un serpent à

sept têtes”. Un des jeunes coupe la semelle en deux avec une épée et coupe avec elle les sept têtes du serpent : la sorcière est morte.-

Note. - C’est la représentation déguisée de la lutte magique contre une figure de magie noire : la résistance des magiciens ou -magiciennes noirs montre un cours similaire : on éteint ; on allume mais la sorcière réapparaît sans cesse jusqu’à ce qu’on élimine radicalement son âme. L’histoire est un modèle d’une telle originalité

18. Manisme(s).

Bibl. : W. Schmidt, *Origine et évolution de la religion*, Paris, 1931, 88/104 (Le manisme).-

“Manes” (Lt.) signifie “ombres des défunts” ou encore “monde souterrain”. - H. Spencer (1820/1903) développe la théorie sociologique d’A. Comte (1798/1857) mais évolutionniste : sept ans avant Ch. Darwin il publie *The Development Hypothesis* (1852), dans lequel il défend l’idée de l’évolution non pas sur la base de faits mais comme une ontologie (théorie de la réalité). Étrange : il ne connaît pas de régression : l’évolution est donc à ses yeux un pur progrès.-- Les spécialistes de la religion ont réservé un accueil froid à Spencer.

La théorie de Spencer est la forme la plus large et la plus radicale de l’“évhémérisme”, la théorie religieuse d’Euhémèros (Evhémère (IVe/IIIe siècle avant J.-C.) dont l’œuvre, écrite vers - 270, a connu un grand succès dans l’Antiquité. Principale thèse : les souverains antiques et les héros déifiés étaient vénérés comme des divinités au fil du temps en raison de leurs actes. Schmidt résume ce que dit à ce sujet l’ouvrage de Spencer, *Principles of Sociology* (I (1876), II (1882), III (1896)). -

Thèse principale.

Il n’y a pas d’exception : le “ culte des ancêtres “ au sens large signifie “ culte des morts “. C’est la racine commune de toutes les religions. Derrière les divinités, derrière tous les autres êtres supérieurs, on découvre toujours une personnalité humaine.

Pour le “sauvage”, tout ce qui est exceptionnel est quelque chose d’extranaturel ou de divin. Il désigne ainsi ceux qui se distinguent de la masse. Ainsi l’ancêtre qui passe pour le fondateur du groupe (tribu), le chef connu

pour sa force et son courage, le guérisseur à la grande renommée, l'inventeur de quelque chose d'important, l'étranger qui fut, par exemple, un conquérant.

L'évaluation de Schmidt.

Tout d'abord : aucune religion ne se compose exclusivement de manisme. Ce n'est toujours qu'un aspect de la religion.

Ensuite, Schmidt constate que les manismes reflètent les étapes de la culture. - Nous reproduisons ce qui suit.- La plupart des cultures primitives présentent un Être suprême qui n'a ni femme ni famille, et en dessous, le couple ancestral qui, une fois créé par l'Être suprême, a fondé la tribu. C'est le cas des Pygmées d'Afrique centrale et d'Asie, des Australiens du sud-est de l'Australie, de certains Californiens, des Algonquins primitifs, dans une certaine mesure des Corks et des Aino.

Chez les Australiens que nous venons de mentionner, les deux géniteurs apparaissent sous la forme de deux totems sexuels (généralement des petits oiseaux) dont l'un est le géniteur de tous les hommes, l'autre le géniteur de toutes les femmes.

Remarque. Le terme "totem" vient des Odjibwa (Indiens des Grands Lacs) où "ototeman" signifiait "parents". Le totémisme est très controversé en tant que théorie, mais il renvoie à une réalité indubitable : un objet, une plante ou un animal joue le rôle de fondateur commun des liens familiaux (famille, clan, tribu) de telle sorte que chaque membre est porteur du totem, respectivement porteur du totem. ▸ Dans le cas des Australiens mentionnés, le terme "totem" est utilisé pour désigner la famille.

Chez les Australiens mentionnés, les totems sont impliqués dans les rites d'initiation au cours desquels les jeunes deviennent comme les ancêtres et partagent ainsi les droits dont jouissent les membres actifs du groupe. Les totems interviennent également dans les rites qui préparent au mariage.

Les morts sont souvent approchés non pas avec crainte mais avec amour. Pendant des mois, les proches et surtout la veuve portent les restes du corps, le crâne et les os, comme de précieux souvenirs. C'est ainsi que procèdent les indigènes des îles Andaman et les Kurnai dans le sud-est de l'Australie.

Les Pygmées d'Afrique et d'Asie quittent leur lieu de culte lorsqu'un de leurs membres meurt, non pas tant par crainte pour le défunt que par profonde révérence pour l'Être suprême. Ainsi, dans le cas d'une mort

prématurée - ce qui est fréquent - qui est interprétée comme une punition de l'Être suprême dont on fuit la colère dans de tels cas. - Chez les habitants du pays du feu (Amérique du Sud), on trouve des données similaires.

Schmidt critique fortement le maniérisme de Spencer en général. Il souligne toutefois que l'ancêtre, en particulier le premier homme, relègue souvent au second plan le rôle prépondérant de l'Être suprême, au point de sembler l'affaiblir. Ce que Spencer n'a pas remarqué. Ainsi Schmidt.

19. L'essence de la magie.

Bibl. : Th. VanBaaren, *Doolhof der goden* (Introduction à la science religieuse comparée), Amsterdam, 1960, 189/195.

L'auteur commence par dire qu'il y a beaucoup de désaccords sur la nature de la magie, puis il défend sa propre interprétation.

Modèles.

Le Papou des îles Trobriand consacre beaucoup de magie à la construction de son canoë en état de naviguer :

1. il sait très bien que pour être efficace, son canoë doit répondre à toutes les exigences naturelles car un canoë mal construit ne sera pas utile avec toute la magie possible ;

2. cela ne l'empêche pas de faire appel à des puissances surnaturelles pour le construire.

Les Eskimo (Alaska) pratiquent des danses rituelles pour réussir leur pêche :

1. ils font appel aux divinités et aux esprits qui sont libres de répondre à leurs supplications ;

2. les résultats ne sont donc pas imposés mécaniquement.

Théorie rhétorique. Van Baaren fait appel au savant anglais Hildburgh. Il fait remarquer que dans de nombreux cas, la magie est une sorte d'occurrence, comme le montrent notamment les coutumes japonaises. Un feu se déclare. On verse un bol d'eau, - non pas en croyant que le rite de verser de l'eau extinctrice éteindra le feu en soi, mais pour transmettre une idée à des êtres supérieurs : on les persuade non seulement par la pensée, non seulement par les mots, mais aussi par les actes. On montre rituellement ce que l'on veut, d'une manière visuelle. → C'est cela la 'magie' selon Van Baaren

dans la plupart des cas. La magie n'est donc pas contraire à la religion mais une forme de religion

Remarque. - La rhétorique est une compétence concernant la transmission d'un message. Dans ce cas : un message, exprimé en actes (rites), adressé à des êtres utiles supérieurs.

Origine mythique. Les Ewe, un peuple du Togo, ont une histoire d'origine concernant la magie : Au commencement était Dieu. L'homme habitait avec lui. Lorsque l'homme est venu vivre sur terre, il ne pouvait plus demander directement l'aide de Dieu. C'est alors que Dieu a créé le pouvoir et le rite magique pour que l'homme puisse se sauver en cas de besoin.- En d'autres termes, selon les Ewe, la magie est d'origine divine.

Une image populaire. Le magicien qui agit de son propre chef et obtient des résultats avec une certitude automatique est un concept qui remonte à la fin de l'Antiquité. Grâce à la Renaissance et au XVIIe siècle, cette théorie est parvenue jusqu'à nous et s'est, dans une certaine mesure, banalisée. Il y a une sorte de pratique magique qui existe à l'échelle internationale, qui est la même à peu près partout, et qui est censée garantir des résultats "mécaniquement certains". Le concept de biens communs s'y applique mais - selon Van Baaren - les rites en question ne sont qu'un sous-produit de la religion.

Pseudo-science.

E.E. Tylor (1832/1917) et J.G. Frazer (1854/1941) soutiennent que la magie est une invention et qu'elle est donc vouée à l'échec. La magie est donc jugée à partir du concept de "science moderne". Ce qui est critiquable bien sûr car en fait la magie n'est pas une technique permettant d'obtenir des résultats par des moyens non scientifiques (sauf dans le sens populaire ci-dessus).

Magie et Dynamisme.

R.R. Marett et A. Bertholet interprètent la magie de manière dynamique, c'est-à-dire comme l'application de la croyance en la force vitale. Mais ils l'opposent à ce qu'ils appellent "animisme" et "religion". En d'autres termes, la magie consiste à travailler avec la force vitale mais sans êtres supérieurs. Van Baaren considère qu'il s'agit d'une interprétation exagérée du dynamisme. Cette théorie ne répond pas à la question : " Si la magie ne fait que contrôler la force vitale impersonnelle, comment se fait-il que presque toute la magie telle qu'elle est pratiquée (à l'exception de la magie populaire), fasse appel à des êtres supérieurs - les esprits ? ".

Conclusion - Van Baaren note que la magie de la pluie (pour obtenir un temps souhaitable), la magie de la guerre (pour abattre l'ennemi), la magie de la fertilité (pour obtenir une progéniture) et d'autres encore impliquent des rites plus religieux qui produisent des résultats, mais pas sans faille, pas de manière autonome et mécanique.

20. Religion et sécularisation.

Bibl. : M. Hunyadi, *Le chef-d'oeuvre de Max Weber questionné*, (Max Weber's masterpiece questioned), in : Le Temps (Genève) 29.11.2003,46. -

M. Weber (1864/1920) publie en 1904/1905 *Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus*, (L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme), un ouvrage fondamental pour la sociologie scientifique. Sa méthode évite les limites des sociologues qui réduisent la sociologie à une science naturelle, et transcende la méthode des sciences humaines de W. Dilthey (1833/1911) qui mettait l'accent sur la psychologie de l'expérience. Dans le sillage de J. Droysen (1808/1884), Weber attache une grande importance à la compréhension ("Verstehen") de la culture et de ses valeurs, étant entendu qu'il ne se concentre pas sur la vie des individus mais tente d'élaborer un "Idealtypus", une sorte de concept global de la culture.

Une traduction française.

Hunyadi adhère à la nouvelle traduction de J.-P. Grossein, sociologue des religions et fin connaisseur de Weber, qui tente de donner du sens à Weber.

Weber a cherché à disséquer quel était l'apport de la morale protestante dans la création du capitalisme moderne. Sa réponse est la suivante : il existe des "relations préférentielles" entre le code de conduite des protestants - en particulier des calvinistes - et l'"ethos" (c'est-à-dire les comportements, les coutumes et les mentalités) des capitalistes. C'est sur ces derniers qu'ils concentrent la méthode compréhensive et ses types idéaux.

Weber considère la religion protestante (en particulier le calvinisme) d'une part comme un mode de vie séculier, c'est-à-dire principalement orienté vers ce monde terrestre, et le capitalisme d'autre part comme un mode de vie calculateur "rationnel" (c'est-à-dire orienté vers le séculier). En identifiant cette religion comme le présupposé d'un phénomène économique, Weber s'oppose à l'interprétation marxiste (c'est-à-dire matérialiste historique) de l'économie qui la voit comme le produit des relations matérielles mutuelles des

personnes. Weber ne considère pas la classe dans laquelle se trouve une personne comme le facteur exclusif du champ sociologique et économique, comme le fait le marxisme.

“Entzauberung der Welt”.

Grossein a essayé de remplacer la traduction française classique de ce terme, à savoir “désenchantement du monde”, par “démagification du monde”, mais il s’en est finalement tenu à la traduction consacrée.- Nous traduisons par “démagification du monde” : le tournant du protestantisme et du capitalisme moderne vers ce monde terrestre - on parle de “sécularisation”, de “sécularisation”, voire de “laïcisation” - a donné naissance à l’un des types de religion (et de capitalisme) typiquement “modernes”. Le sacré traditionnel qui auparavant - dans ce qu’on appelle “la religion et le capitalisme prémodernes” - comme “un dais céleste” donnait son être aux activités terrestres, devient “rien” ou “le grand vide”, ou, moins séculièrement, un “déisme” (qui met en avant un vague “Dieu”) ou un appendice comme vestige témoin de la vie prémoderne au sein de la vie terrestre.

Les points vulnérables - Hunyadi en nomme les cinq principaux.

1. Comment les idées ou articles de foi peuvent-ils affecter la vie quotidienne - y compris économique ?

2. Weber est-il maintenant matérialiste ou non en osant une telle analyse ?

3. Quel type de causalité les relations préférentielles présentent-elles ? En particulier : le capitalisme a-t-il préféré le protestantisme ou le protestantisme a-t-il préféré le capitalisme ? Par quoi ? Comment ?

4. L’interprétation des deux aspects culturels, protestantisme et capitalisme, découle-t-elle de leur conception du sacré et du divin, respectivement, ou de leur psychologie ?

5. Quel rôle joue l’irrationnel dans le comportement humain ? Immédiatement : comment définir le terme “rationnel” ? Dans quelle mesure le capitalisme est-il rationnel ? À quel point le protestantisme a-t-il contribué à la “ rationalisation “ (comprendre : la sécularisation) ?

Quel droit a la “ compréhension “ ?

Selon Hunyadi, une première et une seconde lecture sont possibles.-

1. On lit l’œuvre de Weber et on acquiert des informations sur les similitudes entre le protestantisme et le capitalisme moderne.

2. On lit avec Weber comment ces similitudes qui en elles-mêmes ne sont pas matériellement vérifiables peuvent être démontrées et avec quel type de

preuve. En d'autres termes : on saisit ce que pourrait être la "compréhension" !

21. Fétiche.

Bibl. : P.W. Schmidt, *Origine et évolution de la religion*, Paris, 1931, 86/88 (La religion fétichiste).

Le mot portugais "fetiço" - du latin "factitius" - est "fétiche" dans notre langue. Les Portugais sont entrés en contact avec les cultures d'Afrique de l'Ouest et ont vu les Négro-africains utiliser toutes sortes de commodités. Ainsi, dents, pattes, queues, plumes, cornes, coquillages, morceaux de fer, chiffons, boules d'argile avec des épingle etc... Les négro-africains les vénéraient, les priaient, leur offraient des sacrifices. Ils attendaient d'eux des résultats. Mais ils insistent fortement sur le fait que ce culte n'est en aucun cas un culte purement matériel.

Schmidt cite A. Glyn Leonard, *The Lower Niger and its Tribes*, Londres, 1906. Celui-ci dénonce l'usage irresponsable du langage concernant le "fétiche". L'objet visible et tangible "contient en lui ou représente aujourd'hui les ancêtres déifiés de la famille, de la tribu ou du groupe."

Le langage dont se plaint Glyn Leonard dit, entre autres, que "fétiche" signifie "objet magique" (ce qui est correct), - "amulette" (qui est une application, c'est-à-dire "objet magique comme protection") ; - "jet du destin" (qui est une application maléfique).

Composant. Nulle part dans le monde - pas même en Afrique de l'Ouest, région prééminente de ce qu'on appelle le "fétichisme" - la religion tout entière n'implique le traitement d'un fétiche. Ce n'est même pas la composante principale de la religion. -

Schmidt déclare.

1. En Afrique de l'Ouest, on vénère un dieu du ciel en tant qu'être suprême, avec des sacrifices, des prières, des rites, ainsi que sa dame suprême, la terre. De ces deux dieux émerge une multitude de divinités.

2. En outre - et presque au même niveau - on vénère les ancêtres et les princes ou les chefs de village. Tous ces êtres supérieurs finissent par habiter aussi bien leurs images que tout objet matériel qui - après transformation - devient un fétiche.

Fétichisme.

Ch. de Brosses (1709/1777) dans son ouvrage, *Du culte des dieux fétiches ou parallèle de l'ancienne religion de l'Égypte avec la religion de la négritie*, Paris, 1760, voit dans le fétichisme une première étape dans le développement des religions.

A. Comte (1798/1857 ; fondateur du positivisme) dans son *Cours de philosophie positive*, Paris, 1844, de même, mais dans un nouveau cadre de pensée, voit le fétichisme comme la première étape (suivie du polythéisme et du monothéisme). Le soleil, la lune et la terre sont désignés par Comte comme "les grands fétiches".

J. Lubbock (1834/1913) dans son ouvrage *The Origin of Civilisation and the Primitive Condition of Man*, Londres, 1870, suivant les traces de Comte, soutient qu'après une phase athéiste, une religion fétichiste a émergé. - Curieusement, ni Comte ni Lubbock n'ont eu d'adeptes importants.

Schmidt.

En tant que religion distincte, le fétichisme n'existe nulle part. On ne peut donc pas s'y référer comme à une première phase de religion. Plus précisément, la croyance au fétichisme n'apparaît pas dans des cultures très primitives mais au sein de tribus qui ont déjà une civilisation plus développée. Il s'agit essentiellement des Négro-africains dans ce qu'on appelait autrefois la "Haute-Guinée", des Polynésiens, des Dravidiens dans les Indes orientales, d'une série de tribus indiennes dans le sud de l'Amérique du Nord comme les Pueblos, les Maskogis, ainsi que les Algonquins et les Sioux, qui connaissent par exemple des sacs de "médicaments".

Conclusion.

Le terme "fétichisme" désigne soit la croyance fétichiste, soit sa théorie (de Brosses, Comte, Lubbock). Bien que le fétichisme ait été abandonné en tant que théorie globale, de nombreuses personnes utilisent encore ce terme pour désigner une religion.

Un modèle.

J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 194, écrit : "Dans les régions où se côtoient les fétichistes et les islamistes, beaucoup plus évolués, des bijoux semblables n'ont pas la même signification. Ce qui est destiné à éloigner les mauvais esprits dans le cas des femmes fétichistes devient un moyen de séduction pour les islamistes.

Soit dit en passant, les femmes islamisées sont très rarement voilées. Immédiatement, la bouche est libérée de ses renforts. Seuls le nez et les oreilles portent des décorations qui, d'ailleurs, ne sont plus des objets ordinaires mais des bijoux ayant une valeur économique.”

Et, en parlant avec des Africains ou avec des connaissances en langue africaine, on entend très facilement par exemple : “ Il a consulté un féticheur “ pour indiquer qu’il a consulté un magicien.

22. Le “ yidam “ comme forme de pensée).

Bibl. : J. Mann/ L. Short, *Het lichaam van licht*, Amsterdam, 1992 (ou. : *The Body of Light*, New York, 1990).

Cet ouvrage traite de trois aspects de l'existence humaine :

1. l'existence liée au corps biologique (vie corporelle et mentale) ;
2. le système d'énergies (“corps subtil”) ;
3. l'énergie cosmique malfaisante qui est omniprésente (appelée “corps cosmique”).

Le corps subtil ou énergétique est central : il prend racine dans le corps physique et, s'il se développe suffisamment, il est le berceau du corps cosmique que “l'être humain libéré” acquiert au milieu de l'énergie cosmique omniprésente. – Nous nous retrouvons avec cela dans le dynamisme.

Les auteurs établissent qu'en ce qui concerne cette triplicité, il existe de nombreuses divergences d'opinion et d'idéologies réparties sur le globe. Ils tentent de mettre de l'ordre dans ce fouillis. Ainsi, ils parlent d'abord des traditions hindoues et ensuite des traditions bouddhistes. - Bouddha lui-même a éliminé toutes les questions de divinité, de réincarnation et autres, qu'il jugeait sans importance, et s'en est tenu à un seul thème, l'éveil du rêve qu'est le monde et la vie.

Le bouddhisme hinayana et mahayana et surtout le bouddhisme tantrique ont développé des conceptions du corps subtil. Surtout depuis G.K. Gyatso, *Clear Light of Bliss*, Londres, 1982, il apparaît que le corps subtil, ses chakras et ses canaux énergétiques (“nadis”) jouent un rôle décisif dans le bouddhisme vashrayana ou tantrique. Une difficulté réside dans le fait que les descriptions, dans la mesure où elles ne dissimulent pas des données essentielles - laissées à l'enseignement oral - décrivent également les états de conscience comme des

“corps”. Ce qui est compréhensible dans une certaine mesure, puisque chaque type de conscience implique sa propre matière.

Aspect particulier. Le bouddhisme tantrique a ses propres aspects tels que le “shod” (rite féroce), le “toelkoe” (maître de sagesse qui se réincarne), le “stupa” (monument commémoratif), les instruments (poignards, par exemple) et le “yidam”.

Les exercices quotidiens d'autolibération des étudiants ont pour axiome de base bouddhiste “le vide créateur” à partir duquel tout ce qui existe s'élève. Cela n'empêche pas les étudiants qui vivent de ce vide et se libèrent d'avoir besoin à la fois d'un guide et d'un niveau d'existence supérieur.

Le “yidam” joue ce rôle. D'une part, le yidam est une sorte de divinité bisexuelle (que l'on vénère) et d'autre part, cette “entité” n'est qu'une émanation ou une création des disciples eux-mêmes.

À titre de comparaison, les théoriciens disent : “Dans le christianisme, aucun croyant ne penserait jamais que la Vierge Marie fait partie de sa nature profonde” - Le yidam est à l'intérieur des disciples et en même temps à l'extérieur, voire au-dessus d'eux.

Le yidam est au cœur des efforts mentaux. L'auteur appelle cette entité un “archétype”, une sorte de parangon supérieur à l'intérieur et au-dessus de celui qui l'honore. Le yidam est situé dans un “corps” supérieur, c'est-à-dire un idéal énergétique. On peut entrer en contact avec lui, oui, s'identifier progressivement à lui par des rites et des prières.

Un professeur de sagesse “ Il est incroyablement rassurant - au moment où le besoin s'en fait sentir - de ressentir la présence d'un tel être, comme une sorte de maître et partenaire cosmique bienveillant ou courroucé qui prend le relais au moment où le gourou (maître de sagesse) humain échoue “ (o.c., 51).

Remarque. - Le bouddhisme est essentiellement - certainement avec le Bouddha historique lui-même - un humanisme en ce sens que la divinité (si elle n'est pas absente, elle l'est néanmoins) est hautement subsidiaire et que les efforts et les “capacités” humaines en sont la base. Mais la croyance en un corps subtil et en un cosmos chargé d'énergie dans lequel nous baignons signifie que l'humanisme bouddhiste fait preuve d'un dynamisme - important dans toutes les religions traditionnelles. En ce sens, il est “religieux”.

Le religieux, bien sûr, est clairement présent dans le bouddhisme mahayana:- et vashrayana, mais d'une manière telle qu'ils s'écartent fortement du Bouddha historique.

La question de savoir si un yidam a un sens au sein du christianisme dépend du développement des formes de pensée : celles-ci émanent et reflètent l'homme lui-même, mais mènent progressivement une sorte d'existence indépendante. Un yidam est, après tout, une forme de pensée.

23. La "totalité" démoniaque.

Bibl. : W.B. Kristensen, *Collected contributions to the knowledge of ancient religions*, Amsterdam, 1947, 131/290 (Cercle et totalité).

Dans une première partie, le concept sacré de "cycle" est abordé (o.c., 233/266). La deuxième partie parle plus explicitement de "totalité", c'est-à-dire de la réunion des opposés (bien/mal, salut/mal, santé/maladie, par exemple, et leurs renversements). C'est sur cette dernière que nous nous attarderons brièvement - trop brièvement -.

Le lien.

Le cycle de pensée rituel - à la fois local et temporel - exprime la vie qui revient "éternellement" que les divinités démoniaques du monde souterrain donnent à l'humanité terrestre. Le cycle consiste à accomplir un rite à partir d'un point dans le temps ou l'espace qui revient circulairement à son point de départ. C'est le signe. Le signe, c'est la vie qui monte et descend et qui monte et descend encore. Lorsque l'action sacrée est revenue à son point de départ, le cycle est "terminé", "achevé", "complet", car il comprend la montée et la descente, la montée et la descente, c'est-à-dire la totalité de ce que le démoniaque a à offrir. Le cycle est l'expression de l'essence même des divinités souterraines qui nous gouvernent.

Un modèle babylonien.

Anu était le dieu suprême, maître de l'univers. En tant que tel, il était le destructeur universel. Comment faisait-il cela ? Il accordait le cycle, c'est-à-dire la disparition (la mort), ainsi que l'ascension (la résurrection) sous forme de maladie/santé, salut/mal, bonheur/malheur. Ce cycle se répétait "éternellement" (comprenez : sans aucune perspective de rédemption réelle de cette spirale de cercles successifs).

Démoniaque”. Tout d’abord l’éthique - Anu lui-même a déterminé son code de conduite de son propre chef. Ce que les terriens considéraient comme un code de conduite, “n’avait aucune loi pour le chef du monde” (o.c., 272). La conscience au sens biblique du terme lui était inconnue, du moins n’avait-elle aucune valeur.

Ensuite, le destin.

Sa volonté était “le destin qui inspirait aux gens la peur autant que la confiance - les deux pôles du concept démoniaque de sainteté” (ibid.).

En conséquence, il était “impénétrable et incalculable”. Il était donc “le dieu de la totalité”. Il était autant l’origine du bien que du mal et donc “l’harmonie (signifiant intégration ou totalité) des opposés “.

Nous comprenons ainsi que Kristensen explique le cycle “sacré” et la totalité “sacrée” dans le même chapitre. Ils sont l’apparence extérieure (cycle) de l’origine de cette apparence extérieure (totalité).

L’ampleur.

Les divinités “sacrées” dans ce sens “total” étaient celles de la plupart des peuples anciens (comprenez : antiques, c’est-à-dire préclassiques). Ainsi, le Zeus grec, la Varuna indienne, la “double” Fortuna de Rome, l’Ahura Mazda (Ormuzd) mazdéen. Kristensen prétend que le Dieu de Job était également double. Cela repose sur une interprétation erronée car, bien qu’il semble que “de la main de Dieu” surgissent des destins bons et mauvais, le Dieu biblique est essentiellement consciencieux et n’est absolument pas la source créatrice du bien et du mal, une totalité qu’il abhorre.

Sens de la vie.

“Justes au sens ordinaire de ce mot, lesdites divinités ne l’étaient pas (o.c., 273). En même temps, elles établissaient des lois pour les hommes ET refusaient ces mêmes lois ! Les antiques, c’est-à-dire les penseurs préclassiques, étaient tout à fait conscients d’une telle contradiction dans la nature même de leurs divinités. Les lamentations babyloniennes, le mythe de Prométhée lié, le livre de Job à sa manière, étaient les expressions du sentiment religieux antique qui reflétait la duplicité du sacré lui-même.

Le dualisme.

Kristensen, o.c., 274, dit qu’à côté de ces conceptions démoniaques, il y avait aussi ce qu’il appelle une conception “ dualiste “, et cela surtout dans les textes magiques. À plusieurs reprises, les divinités “ mauvaises “ sont combattues en faisant appel aux divinités “ bonnes “. Cela inclut l’idée de deux camps (d’où le terme “dualisme”). L’auteur observe à juste titre que les deux

campes se situent dans la totalité démoniaque : les “ bons “ sont bons parce qu’ils aident, même s’ils sont tout aussi peu scrupuleux et “ totaux “ que les “ mauvais “ !

24. Hermès comme “ ransomware “.

H.J. Rose, *Hermes*, in : M. Cary et al, ed. *The Oxford Classical Dictionary*, Oxford, 1950-2, 417f., note qu’Hermès était le “ dieu “ (comprendre : protecteur) de ceux qui utilisent les routes, en particulier les marchands et aussi les voleurs. L’auteur ne voit pratiquement aucun lien avec le reste de la “ figure “ (totalité) qu’était le dieu Hermès. Examinons ce que dit Kristensen (o.c., 123v.) à ce sujet.

Ampleur. Non seulement les voleurs et les commerçants malhonnêtes mais aussi “la grande multitude des fidèles” appartiennent à la classe de ceux qui “savaient très bien que le voleur divin aussi bien que l’imposteur était une figure divine.” Cela ressort clairement de ce que dit Plutarque : après le sacrifice à Hermès charidotès à Samos, tout le monde était autorisé à voler !

L’interprétation de Kristensen.

Les célébrants étaient donc le pressentiment visible de l’être et de l’activité du dieu adoré.

Kleptein”.

Ce terme grec ancien désignait toute forme de ruse au sens antique-sacré du terme.-

Le mythe.

Arès, à cause du meurtre d’Adonis, resta treize mois dans un “vaisseau” de métal (pressentiment visible des enfers) pour y périr. Cependant, Hermès “ex.eklepsen” Arès. Littéralement : “Hermès grâce à sa ruse l’a sauvé”, sauvé de l’emprise des enfers punitifs ! C’est ce que Kristensen appelle “la signification religieuse” du “vol” qui montre en fait qu’Hermès contrôle la vie depuis les enfers.

Comparaison.

Le dieu babylonien Ea a sauvé le héros du déluge Utnapishtim par une ruse (en grec ancien : “ ex.eklepsen “) non sans s’attirer la colère des autres divinités : lui aussi a réussi à arracher la vie aux divinités des enfers grâce à sa ruse.

Le salut d'Oreste.

Oreste tue sa mère et tombe ainsi sous le pouvoir glacial des Érinyes en furie qui le poussent à la folie. Cela signifie qu'il n'est plus capable de vivre sur terre puisqu'il est déjà " vivant " aux Enfers (ce qui s'apparente plutôt à la mort). Pourtant, avec Hermès, Apollon le nettoie malicieusement (catharsis) et le ramène ainsi du royaume des morts. Les Erinyes crient alors à Apollon : " Tu nous as volé le meurtrier ". En grec : "ex.ekleptas", tu as rusé pour voler.

Dans un tel contexte, le vol le plus célèbre du dieu Hermès devient compréhensible : il a volé le bétail d'Hadès, les Enfers, la métaphore de la richesse et donc de la vie de la "terre" (comprenez : les Enfers).

La raison "sacrée" de la vénération d'Hermès charidotès à Samos est également compréhensible : depuis la "caverne" (le monde souterrain), il conduit les déesses de la bénédiction florissante de la terre pour la donner en cadeau à l'humanité terrestre. Le peuple vit grâce à ce cri et vénère le cri "divin" (démoniaque) en volant astucieusement les biens de ses semblables pendant la fête ! Ces semblables pouvaient ainsi voir le dieu visible aujourd'hui à l'œuvre dans ses adorateurs !

Pandore, qui offrait aux gens des cadeaux trompeurs, et Hermès sont des personnages étroitement liés.

Hermès était vénéré à Pellene en tant que "dolios", séducteur. Il trompe les gens en les attirant dans la mort. Il trompe les divinités et les êtres divins (nous pensons aux Erinyes) en volant la vie dans le monde souterrain.

Le mystère.

Kristensen déclare : " Les croyants (de l'époque) reconnaissaient et acceptaient l'ambiguïté du mystère du dieu de la terre. Humainement parlant, notre vie est une tromperie. Mais cela signifie seulement que nous nous trompons nous-mêmes lorsque nous pensons que la vie n'est rien d'autre que la vie" (O.c., 122v.).

C'est pour cette raison (cette interprétation de la vie sur terre à laquelle Kristensen adhère apparemment) qu'il s'attarde sur la similitude entre Hermès comme trompeur et Hermès comme voleur.

Note - Nous mesurons ainsi la très grande distance entre le paganisme ancien, préclassique, avec son retour fondamentalement tragique du même (le bien se transforme en mal et vice versa, la vie se transforme en mort et vice versa, la maladie se transforme en santé et vice versa) et le concept biblique de la vie qui parle d'une alliance "éternelle" et d'une vie "éternelle" où l'alliance

et la vie ne sont pas susceptibles de se transformer en leur contraire (ou “harmonie des contraires”).

25. Soulagé de l'esprit.

Bibl : R. Airault, *Fous de l'Inde (Délires d'occidentaux et sentiment océanique)*, Paris, 2000.

Deux degrés de “déraison” note Airault, psychiatre français (actif en Inde depuis des années) :

1. le choc que génère l'Inde dans un premier temps ;
2. l'épreuve de force avec l'Inde dans les phases ultérieures.

La première phase arrive à tout voyageur à son arrivée : même si on s'y attendait, on perd un peu le contact avec le monde réel, ce qui entraîne toutes sortes de signes tels que peurs, crises de panique, désarroi, abattement.

Quelques semaines plus tard, les problèmes graves de nature psychiatrique apparaissent. Une courte phase de sensation étrange accompagnée d'humeurs perturbées les introduit. Elle est suivie d'une dépersonnalisation (perte de sa propre personnalité), d'idées folles (généralement mystiques) et d'une vague expérience d'impossibilité de s'échapper.

C'est étrange : une fois de retour dans son propre pays, on a généralement un “bon souvenir” et souvent un seul désir : “Retourner en Inde” !

Voici ce que l'auteur appelle « le syndrome indien ». Il voit des similitudes avec le “syndrome de Stendhal” (1783/1842 ; romancier) qui, au cours d'un voyage en Italie, a vécu une expérience qu'il qualifie de “sentimentale” mais qui ressemble au syndrome indien. Ce syndrome stendhalien persiste jusqu'à nos jours comme le montre G. Magherini, *Le syndrome de Stendhal* (Du voyage dans les villes d'art), Paris, 1990.

Dans des villes comme Florence, par exemple, les touristes artistiques, tout en appréciant les célèbres peintures ou sculptures italiennes, sont attaqués par des symptômes psychiatriques au point de nécessiter une prise en charge médicale.

Airault voit également des similitudes avec ce qui arrive aux touristes japonais - depuis la fin des années 1980 - en France, notamment à Paris.

H. Ota, *Voyages et déplacements pathologiques des Japonais vers la France*, dans : *Nervure* 6 (1988), en tant que psychiatre japonais attaché à l'ambassade du Japon à Paris, décrit la " maladie mentale ", que les Japonais contractent pendant leur séjour.

Après quelques " semaines de lune de miel ", les symptômes se manifestent : tentatives de suicide, bouleversements criminels, crises d'épilepsie, dépression profonde, dépression à connotation mystique, érotisme pathologique, délire de persécution. Note : Ota note qu'il s'agit généralement de jeunes gens d'une trentaine d'années et presque toujours sans antécédents psychiatriques. -Ils sont difficiles à traiter et ne veulent pas retourner dans leur pays.

Comme le dit Airault, o.c., 14, les villes de Terre Sainte génèrent aussi des phénomènes similaires : les voyageurs - les pèlerins - sont envahis à Jérusalem par des états dans lesquels ils s'imaginent être Adam ou Moïse ou Jésus ou Marie - y compris une mission mystique.

A noter . - Une particularité selon Airault en Inde est que le syndrome indien persiste généralement à la fin de la saison touristique, c'est-à-dire en avril et mai.

Note- L'explication par le concept de " flottement océanique " de Freud indique que les personnes affectées retombent dans la fusion du bébé avec sa mère comme un océan de bien-être. Airault les met en sous-titre. C'est possible, bien sûr. La question se pose de savoir si cela suffit à rendre compréhensible l'ensemble du syndrome. Les lieux " chargés ", les aspects " mystiques " présupposent plus qu'un simple " océanisme " psychanalytique....

Note. - Zweig, *Amok*, Paris, 1998, est cité : " Cette terre vous ronge l'âme (...).

Après une sorte de lune de miel, on manque rapidement de force (...). Cela ne dure que tant que l'énergie apportée d'Europe est active. (...). Tôt ou tard, tout le monde subit le coup de grâce : les uns boivent, les autres s'enfoncent dans l'opium, d'autres encore ne pensent qu'à une chose, frappent dessus, et deviennent insolents. En tout cas, chacun subit sa folie".

Si cela est exact, alors les " symptômes psychiatriques " sont la manifestation d'un problème dynamique, à savoir une grave perte de force vitale. Mais alors ils ne deviennent pleinement apparents que si on les aborde de manière occulte.

26. Planche Ouija et approches.

Bibl. : G. Govinda, *Ouija Book*, Londres, 1981-2.-

L'auteur, un occultiste expérimenté, met en garde contre les surprises qui attendent ceux qui essaient une planche Ouija sans connaissance préalable suffisante, par exemple.

L'expérience de Barbara.

Par une soirée de fin d'hiver dans une ferme du Connecticut, Barbara, une amie, s'est aventurée sur la planche de ouija. Barbara n1. a suggéré de commencer sans idée préconçue. "J'ai été surprise, cependant, lorsque l'aiguille a commencé à se balancer violemment autour de la planche. (...). Au premier mot, "feu", le visage de Barbara est devenu blanc. Au suivant, "mort", ses mains ont commencé à trembler. Puis, alors que l'aiguille se fixe sur les chiffres et commence à les révéler, elle s'arrête soudain et balbutie : "Je le savais. Je savais que ça se passerait comme ça".

Plusieurs minutes s'écoulaient avant qu'elle ne parle à nouveau : pendant de nombreuses années, elle avait gardé cette peur pour elle. (...). Finalement, elle dit qu'il y a vingt ans, elle avait rêvé d'un incendie dans lequel son frère était mort. Deux jours plus tard, il était mort dans un incendie (...). Elle avait acquis la conviction que d'autres membres de sa famille pouvaient également connaître une mort tragique. Dans la même attente, elle avait posé un instant sa main sur le pointeur". (O.c., 19f.).

Le point de vue de l'écrivain.

Tout d'abord. La planche ouija transmet tous les messages possibles. Deuxièmement. Supposons que ces messages soient des réponses à des questions. Avant de se demander d'où viennent les réponses, il faut s'interroger sur les motivations ou les démarches - sous forme d'attentes, par exemple - qui nous conduisent à la planche ouija. Car ces démarches sont les questions que nous posons sciemment. Elles se reflètent dans les mouvements de l'aiguille. Conséquence : plus on voit clair dans ses propres démarches, plus vite on sera capable de distinguer les distorsions des messages des vérités qu'ils contiennent.

Modèle. L'approche de Barbara de l'ensemble des phénomènes paranormaux a également été à l'origine de son expérience malheureuse.

Original. De même, nos approches se reflètent dans les réponses fournies par une planche de ouija, par exemple. Vérifiez donc vos hypothèses sur vous-même, votre capacité à gérer ce que vous pouvez et ne pouvez pas gérer dans la vie, bonne ou mauvaise. “Rien n’est sans importance. Toutes vos suppositions et croyances seront mises en évidence si vous essayez la planche de ouija.

Application.

L’écrivain soutient que si Barbara avait voulu interroger davantage la planche, elle aurait pu découvrir - c’était du moins le fort soupçon de l’écrivain - que le message concernant le feu et la mort n’était pas une prédiction littérale mais simplement un moyen assuré d’attirer l’attention. Selon Govinda, le signe attire notre attention sur nos idées préconçues cachées que nous apportons lorsque nous l’essayons. “Si nous percevons le signe de cette manière à l’avance, et si nous faisons ainsi attention à nos façons d’aborder et les soumettons à l’examen, nous serons peut-être surpris par les déclarations, mais ce faisant, nous apprendrons et maîtriserons l’ensemble”. (Ibid.).

Commentaire. - Nous pouvons souscrire à ce que dit l’auteur, oui, l’étendre comme elle le fait d’ailleurs à toutes les autres sources d’information paranormales telles que le café-lumière, la consultation de la boule de cristal, la lecture de cartes, les recherches de voyants, etc.

Note. - A la fin de son ouvrage, l’auteur consacre un chapitre au dépassement de la planche ouija. Le titre est le suivant : “Leaving the Ouja Board Behind” (L’abandon de la planche d’Ouja).

Certains savent presque immédiatement ce que la planche va communiquer. D’autres prennent des semaines, des mois, des années. Dans tous les cas, la planche n’est qu’une sous-structure qu’il est préférable - c’est le cas de le dire - de laisser le plus tôt possible à la seule inspiration immédiate. Nous disons “la seule inspiration directe” parce qu’il y a toujours une inspiration intérieure et plus directe à l’œuvre en même temps que la communication extérieure, mais qui parvient à certaines personnes plus tôt que d’autres et qui est perceptible plus tard.

Remarque. - Bien sûr, une nouvelle question se pose alors : “Si cela vient de moi - sous forme d’inspirations ou de “parole intérieure” - , cela vient-il de “mon inconscient” ou d’une source d’information qui, bien qu’existant indépendamment de moi, sert mon inconscient ?”.

27. Fragments d'histoire.-

Dans les Origines de l'Oracle (o.c., 94/104), nous faisons ressortir quelques aspects qui éclairent l'étendue de la communication au tableau et à la table.

La méthode paléopythagoricienne.

Les anciens pythagoriciens (-500/-300) connaissaient des sociétés de pensée avec des séances ou des “ cercles “ fréquents. Des signes étaient gravés dans une dalle de pierre. Une ou plusieurs tables sur roues se déplaçaient vers les signes. D'après les rapports, il n'est pas clair si les participants en cercle autour de la plaque touchaient la table avec leurs doigts comme aujourd'hui. Quoi qu'il en soit : le phénomène était pris très au sérieux par les personnes privilégiées autour de la plaque qui en attendaient des prédictions ou des connaissances cosmiques.

Depuis l'époque du pythagorisme, “la table parlante” a été découverte sous de nombreuses formes et oubliée à nouveau. Pourtant, son accessibilité s'est accrue. Un groupe de pythagoriciens, tout comme d'autres groupes de personnes ou de penseurs consacrés, était un groupe très sélect.

Avec l'avènement du christianisme, la fin officielle de “ce genre de magie” a eu lieu, mais elle a perduré en secret.

La Chine. En 1843, un explorateur français revint de Chine où l'utilisation d'une sorte de planchette était si courante que chaque foyer y participait. Une table ou un sol plat était saupoudré uniformément de son fin ou de farine. Deux personnes se faisant face tenaient un panier auquel était attachée une canne ou une baguette de manière à ce que l'extrémité de celle-ci touche la table ou le sol. Les personnes présentes invoquaient alors les esprits tandis que le panier était maintenu mobile. Le roseau ou le bâton traînant déchiffrait les signes, les figures ou les messages.

Planchette. Bien que la méthode chinoise soit limitée à ce pays, la planchette a pu évoluer à partir du piégeage sur table de manière logiquement naturelle. Certains chercheurs soutiennent même cette théorie concernant l'origine de la planchette.

En 1850, le piégeage sur table est devenu monnaie courante chez ces spirites. Ils sont convaincus que les morts vivent encore et peuvent entrer en contact avec les vivants.

Le battement de la table

Le battement de la table a une histoire longue et pas très claire. Elle remonte certainement aux Mongols du XIII^e siècle. Ils tiennent les paumes de leurs mains au-dessus de la table tandis que leurs pattes touchent les pattes à gauche et à droite des autres participants pour créer une “circulation” ininterrompue chargée d’énergie. Les esprits sont invoqués et bientôt la table se lève entièrement ou partiellement en signe de présence des esprits. Les pieds de la table qui touchent le sol produisent un bruit de frappe qui est à la base de la communication : une frappe signifie “non”, deux “oui”. Et ainsi de suite.

Un pas de plus. Sur une petite table, un crayon est attaché de toute façon. Du papier est placé en dessous.

Remarque. - Dans les monastères français pour hommes et femmes, “la planche” était utilisée à tel point qu’une lettre pastorale de l’évêque de Paris en 1856 en a interdit l’usage. Mais des touristes venus d’autres pays, par exemple, ont constaté qu’on continuait à le faire en secret !

Remarque. - La raison pour laquelle le christianisme a interdit cette pratique est que la communication avec “l’inconscient” ou “les esprits” n’est pas sans poser des problèmes - parfois graves - qui peuvent aller jusqu’à affecter mentalement les personnes concernées. Sans compter les problèmes religieux et de conscience.

Ce n’est pas sans raison que S.Paul a parlé - Galat. 4:9, Coloss. 2:8vv. - des “éléments du monde” qui peuvent être tout sauf chrétiens et qui apparemment influencent fermement le monde. Aussi par la communication avec “l’inconscient” ou “les esprits”.

Cependant, le christianisme n’a pas toujours été pris aussi au sérieux, comme le montre l’histoire de l’humanité. Les “éléments” (c’est-à-dire les êtres et les forces qui règnent) de ce monde prétendent, entre autres, être des “chers disparus” ou des “savants” ou autre chose, et trompent les personnes naïves et surtout les dépouillent de leurs forces vitales. Car ces derniers sont le plus souvent l’unique cible des “inconscients” ou des “esprits”, qui sont dépourvus de forces vitales et cherchent à se nourrir de ceux qu’ils convoquent sans méfiance.

28. Un sort sur l’appel à un égrégore.

Bibl.. : L. Bernard d’ignis, *Traité pratique du désenvoûtement et du contre-
envoûtement*, Rennes, 2002, 81ss. (L’envoûtement par évocation).-

Un magicien peut activer ses propres énergies maléfiques pour effectuer un envoûtement par évocation. Mais il peut aussi invoquer l'“invocation” d'un égrégoire. L'auteur définit ce terme comme “une sorte d'entité douée d'esprit qui se dépense sur un grand nombre de personnes qu'elle assure de sa nourriture quotidienne en matière de force vitale”.-

Application.- Toutes les grandes religions s'appuient sur un égrégoire dans une certaine mesure. –

Note. - C'est peut-être vrai de toutes les religions non chrétiennes, mais ce n'est pas vrai de la religion biblique, puisque celle-ci - là où elle est réelle - tire sa force vitale de la Sainte Trinité. Ce qui n'empêche pas ce qu'on appelle “la communion des saints” d'apporter sa contribution.

Convocation.

L'auteur les définit comme “une orientation des forces vitales bien définies propres à un égrégoire grâce à un culte conscient ou inconscient.”

Concrètement :

Je veux jeter un sort à quelqu'un ; je connais un égrégoire spécialisé dans le destin maléfique qui jette ou du moins se prête à jeter un sort quand l'occasion se présente. Je fais le nécessaire pour entrer en contact et, surtout, pour être favorablement disposé. Il existe en effet des types d'égrégoires : certains se spécialisent dans le bien, d'autres dans le mal, d'autres encore dans le bien maintenant et le mal ensuite.

Une évocation ne peut se faire que dans un lieu qui dégage de fortes forces vitales “ telluriques “ (c'est-à-dire issues de la terre), à des moments astrologiques (c'est-à-dire liés aux énergies et aux entités des corps célestes) comme les phases de la lune, du soleil ou des planètes. On constate que l'invocateur se fixe sous les pieds (tellurique) et au-dessus de la tête (astrologique). L'invocateur prend en compte les êtres, les énergies et les moments cosmiques. Il se situe dans l'espace et le temps.

Une invocation est faite avant tout par un groupe spécialisé à cet effet - précise l'auteur. Ce type de magie convient plutôt aux grands groupes internationaux comme les internationales. Mais les partis politiques, par exemple, la pratiquent également.

“Nous nous trouvons donc dans une sorte de guerre occulte qui, bien que silencieuse, est certainement très violente. Face à ce genre d’attaque, la cible n’a pratiquement aucune chance de survie” (o.c., 82).

L’auteur ne voit qu’une seule issue, à savoir une intervention propre à ce qu’il appelle la “haute magie”, c’est-à-dire un type de magie possédant des connaissances hautement spécialisées.

La probabilité que l’homme ordinaire, qui n’est pas un politicien connu ou le chef d’une multinationale ou une star du monde du spectacle, soit visé, est considérée par l’auteur comme inexistante. Immédiatement, il indique indirectement les cibles des destins égrégoriques.

L’argent.

i les énergies libérées par une telle intervention sont cent ou mille fois plus puissantes, celui qui y fait appel paiera des sommes très importantes.

Un propre égrégore.

Il est possible de créer soi-même un égrégore totalement nouveau qui, toutefois, est nourri énergétiquement par un groupe spécialement formé et entraîné à cet effet. L’avantage de cette technique est qu’une “machine occulte” ainsi créée est programmée dès le départ en vue de buts très précis” (ibid.).

Note. - Il est immédiatement clair que cela n’implique pas une petite quantité de travail lourd, si l’on tient compte de ce que requiert déjà la simple convocation.

Note. - O.c., 170/174 (La haute théurgie).- “Theürgie” vient du grec ancien “theos” (être supérieur, divinité) et “ergia” (opération). La theürg(e) fait appel à de hautes entités que l’auteur appelle “anges gardiens”, mais dans un sens non chrétien, car - dit-il - elles comprennent les trente-six “chefs” que l’on invoque et dont l’effet est “des forces énormes” qui les obligent - sic - à bien agir (ce qui implique qu’ils font aussi bien le bien que le mal). Travailler avec eux implique une formation spirituelle générale.

Note. - Le nom “theürgie” existe depuis l’antiquité tardive. Il s’agit d’une entreprise très risquée car, les hautes entités invoquées étant ambivalentes, il est possible que l’invocateur lui-même soit soumis.

29. Les statues magiques dans le contexte médiéval.

Bibl. : A. de Rochas, *L'envoûtement*, SECLE, s.d., 26/29.

Le colonel de Rochas (1837/1914), autrefois brillant élève de l'École polytechnique de l'armée française, expose dans ce petit ouvrage quelques aperçus susceptibles d'éclairer le mécanisme de l'envoûtement, notamment le rôle de la figurine magique. Le français dispose d'un tas de termes pour désigner la figurine magique : dagyde, épargne, figurine, manie, poupée, voulte, vols.

Définition.

Une figurine de cire, si elle est rendue apte à des fins magiques, est une figurine magique.- Le texte qui suit maintenant est une réécriture de ce que de Rochas tire de la tradition. Il propose un paradigme, c'est-à-dire une application qui suggère le concept général.

Le magistrat E. Falgairolle publie *Un envoûtement en Gévaudan l'année 1347*, à Nîmes en 1892. Le Gévaudan désigne la région de Mende, chef-lieu du département de la Lozère. Falgairolle s'est appuyé sur les minutes d'un procès en 1347.

Pépin, prêtre du diocèse de Clermont, est accusé de sorcellerie et, entre autres, d'un jet de loterie sur l'évêque de Mende au cours duquel il a utilisé une statue magique - de Rochas cite un extrait à ce sujet.

Le 24 novembre, Pépin est interrogé par le commissaire du tribunal ecclésiastique de Mende - Il avoue tout d'abord avoir à sa disposition un grimoire, un livre de magie, qu'il a fait disparaître dans un château près de Perpignan, capitale des Pyrénées orientales (Catalogne française). Il y a quatre ans, il était à Langeac, où il travaillait avec d'autres sur la "pierre philosophale" (en français "fontaine d'or", "bois de vie").

En passant : La pierre philosophale est une substance pulvérulente utilisée par les alchimistes pour transformer les métaux vils en or ; c'est aussi le nom de l'art de trouver cette matière. Cette matière était utilisée, entre autres, pour subjuguier les esprits.

La statue magique. Pépin achète de la cire inutilisée et se rend avec elle à Vedrines avec le médecin local. Il y reste six semaines. Le jour venu, il façonne seul la cire avec de l'eau chaude, sans autre additif, pour en faire une

figurine. Pendant la création, il tenait le livre magique devant ses yeux. Il prononça les mots nécessaires.

Il n'avait pas baptisé la statue (une partie courante de la magie des effigies). Il avait cependant "prononcé quelques mots" lors de la fabrication de la statuette.

La question fut posée de savoir si l'évêque souffrirait du préjudice causé à la statuette en la dépouillant, par exemple, d'un membre. Pépin confirme. - A la question de savoir si l'évêque mourrait du fait de la suppression d'un membre de la statue, il répond par l'affirmative. Il a même affirmé que lui seul pouvait empêcher la mort dans ce cas.

Inscriptions.

Il avait inscrit sous la création sur la poitrine les noms des "anges de la domination (Dominations)". Il a réalisé la statue un vendredi. L'ange de ce jour est Anhoël. Il avait écrit son nom sur la poitrine avec six autres noms d'anges. - Sur le front, il a écrit le nom de l'évêque. "Tout cela afin d'appliquer les lois de l'habileté en la matière.

Secrètement, il inséra la statue dans une ouverture du mur de l'étage supérieur de la tour du château d'Arzence. Elle ne devait "fonctionner" que pendant le mois de janvier. Il avait fait tout cela sous la pression du seigneur d'Apcher qui voulait se débarrasser de l'évêque.

Au cours des interrogatoires, il a avoué que lors de ses voyages - notamment à Tolède et à Cordoue - il avait trouvé des livres de magie. L'un d'eux était du roi de Majorque, très versé dans la magie, et intitulé *De naturalibus*, un ouvrage que le monarque lui-même lui avait offert. Dans ces ouvrages, on apprend à faire des statues magiques et il est dit, entre autres, que si les gens et les animaux marchent dessus, ils meurent et que, si on les touche seulement, ils sont dangereux.- C'était d'ailleurs sa première statue : il n'était qu'un débutant.

Explanation.-

Pépin n'a pas pu fournir une véritable explication. Aussi, de Rochas se tourne-t-il vers Paracelse (1493/1541) dans son ouvrage *De ente spirituum*.- Apparemment, le tristement célèbre occultiste pose une triade traditionnelle - selon de Rochas - : l'âme immortelle ; le corps matériel et " l'esprit ". De Rochas traduit par "agent nerveux", c'est-à-dire cause associée au système nerveux. Nous préférons traduire par " force vitale (occulte) ". Celle-ci est présente dans

tout le corps - toutes parties confondues - et sert à répandre la volonté de l'âme sur tout le corps.- Ceci est maintenant expliqué par des extraits de l'œuvre de Paracelse.

Définition.

L'“esprit”, tel que Paracelse le décrit, contrôle toutes les parties du corps visible et tangible. Par exemple, cet esprit a des mains et des pieds “comme toi” (comme l'affirme pithiatiquement Paracelse). Si tu es blessé, ce n'est pas ton corps qui prend la blessure mais ton esprit, même si la blessure est visible et tangible dans ton corps. Ce “stigmaté” (comprenez : symptôme mystérieux) est causé par votre esprit. Si votre esprit est dans un tel état que votre corps est dans un tel état, guérissez cet esprit et votre corps deviendra sain. Si votre esprit est “tué”, il VOUS tue.

Remarque. - “ Esprit “ signifie apparemment ce que l'on appelle dans d'autres parlures occultes “ âme-corps éthérique “, qui constitue effectivement la force vitale du corps biologique en tant qu'intermédiaire entre l'âme immatérielle, son “ âme-corps astral “ d'une part, et le corps biologique d'autre part.

L'âme, l'ange, le diable et l'esprit.

L'esprit est une “puissance” par laquelle le corps entier peut être affecté de sorte qu'il est, par exemple, sujet à toutes sortes de maladies. Ici, ni le diable lui-même ni aucune de ses influences (les inspirations, par exemple) ne sont en cause, “car le diable n'est pas un esprit” (De ente iv). Un ange n'est pas non plus un esprit. Est esprit ce qui est actif dans le “corps” vivant qu'est notre pensée, sans aucune matière. Ce qui survit à notre mort, c'est l'âme. (Ibid.)

L'esprit et les maladies.

L'esprit provoque des maladies de deux façons.

1. Influencés par une antipathie donnée par la nature ou par d'autres choses qui favorisent le mal, les esprits travaillent les uns contre les autres en dehors de la volonté humaine.

2. Par nos pensées, nos sens, notre volonté, nous rendons les esprits malades. Dans ce cas, c'est nous qui cherchons à faire le mal. Une attitude de volonté fermement décidée est la mère de l'esprit qui cause le mal. (L'ente v).

Un sort

Il est praticable pour mon esprit de percer ou de blesser quelqu'un d'autre avec mon poignard et de le faire sans l'aide du corps. Dans ce cas, mon désir farouche en est la cause. Quelqu'un qui veut se faire du mal peut - parce que

le destin de l'esprit en dépend - se faire le mal qu'il souhaite. Il est également possible que, grâce à ma volonté, je capture l'esprit de mon adversaire dans une image et que je le transforme ainsi à volonté en un être déformé ou boiteux au moyen de la cire.

Il arrive ainsi que, en vertu du destin, les images soient affligées de maladies telles que la fièvre, les maladies de chute, l'apoplexie (c'est-à-dire les contusions violentes d'un organe) et autres, à condition qu'elles soient préparées de la bonne manière. (De ente viii).

Si une statue de cire est recouverte de terre et de pierres, la personne qui en est la cible est agitée et torturée là où les pierres se sont entassées. Il se sent libéré lorsque la statue voit la lumière du jour. Si l'on s'en casse une jambe, par exemple, la personne visée par la statue ressent une rupture. Il en va de même pour les points de suture et autres blessures que l'on inflige à la figurine. (De ente vii).

Si elle ressemble à la personne visée par la peinture, il est certain que tous les coups et blessures que l'on inflige à la personne peinte atteindront la cible.

La raison : par la volonté et l'esprit de celui qui peint, l'esprit de la cible pénètre le tableau.

Conséquence : quel que soit le dommage que vous demandez de faire à cette personne, elle en souffrira si seulement vous faites ce même dommage à son image. C'est parce que votre esprit a fixé l'esprit de la cible dans l'image de sorte qu'elle vous est soumise. (De ente ix).

30. Similitude et Cohérence.-

S. de Guaita, *Le temple de Satan*, Paris, 1891, cité.

1. La similitude.

Plus la figurine est similaire, plus la chance de réussite du casting du destin est grande. Ainsi on " administrera " tous les sacrements - baptême, confirmation, onction des malades, - ordination sacerdotale - que la cible peut recevoir. Des gouttes de l'onction des malades ou des morceaux d'une hostie consacrée renforcent cette action.

2. La cohésion.

Des restes d'ongles, une dent, des poils provenant de la cible sont imbibés. L'image est recouverte d'un morceau de tissu porté par la cible pendant une longue période.

La photographie comme modèle.

de Rochas a étudié la relation entre un magnétisé et la plaque photographique de l'époque. D'après J. Lermine, *L'envoûteur*, in : Cosmos 1892, il se produit ce qui suit .

Entre le corps placé devant l'objectif et la plaque sensible, il se crée un courant de particules, issues de la matière du photographié. Le processus chimique capture ces particules. Entre l'image apparemment sans vie et la personne vivante, un lien indissoluble se crée. C'est comme si d'innombrables fibres reliaient les deux.

Conséquence.

Si l'on bat ou déchire l'image, cela a un effet sur la personne photographiée qui n'y comprend rien : elle souffre, se plaint, meurt sans en connaître la cause.

Les ombres.

Selon un témoin, H. de Balzac (1799/1850) aurait affirmé que tout corps dans la nature est constitué d'une série d'ombres en couches infinies les unes sur les autres et ce dans toutes les directions d'où l'on peut voir un corps. Chaque photographie capture une de ces couches, l'extrait et se l'approprie. Par conséquent, à chaque photographie, le sujet perd une de ces ombres qui font pourtant partie de son être.

Remarque... - Les modèles ne sont jamais l'original lui-même mais dans ce cas, ils se rapprochent de ce que les voyants voient.

Remarque. - Au lieu d'une figure de cire, on peut utiliser d'autres choses selon la Guaita. On donne à l'animal le nom de la cible. Pour le reste, on applique les mêmes rites que ceux par lesquels on travaille sur une statue de cire. On lie le crapaud vivant avec des poils achetés à l'avance (de préférence à la cible). On crache dessus et on l'enterre sous le seuil de la cible ou du moins là où il doit passer quotidiennement.

En Amérique du Sud, cette méthode est utilisée dans la conviction que la cible mourra comme si elle était étouffée, comme si l'air qui l'entoure se figeait soudainement et la comprimait comme la terre comprime le malheureux animal.

D'ailleurs, aujourd'hui encore, les missionnaires utilisent cette méthode.

Au lieu d'une statue ou d'un crapaud, on utilise une personne hypnotisée. On fait sortir le corps matériel fin du corps biologique et on le dirige - avec un ordre, bien sûr - vers la cible.

1. Le corps matériel fin désincarné pénètre dans la cible et - la commande - arrête les battements du cœur de sorte qu'elle suffoque.

2. Le corps de matière fine est doté de poisons à l'état de matière fine, pénètre dans la cible et - l'ordre - l'empoisonne.- Ensuite, on fait rentrer le corps de matière fine de l'hypnotisé et on le réveille de son "sommeil".

Note. - L'ange volant peut aussi être l'âme d'une personne décédée que l'on convoque et manipule comme indiqué ci-dessus à partir d'une personne vivante.

Remarque. - On voit ici de quoi est capable la magie "noire". Si le livret de Rochas a une utilité, c'est celle-ci : ouvrir les yeux sur ce que nos contemporains modernes et postmodernes ne voient pas, voire ne veulent même pas voir.

31. Les visites érotico-magiques nocturnes.

L'un des êtres les plus controversés, mais maintes fois établi, est appelé en latin "incubi" (visiteurs masculins) et "succubi" (visiteurs féminins). Ces visites sont invariablement des visites érotico-magiques, accompagnées ou non de conceptions occultes.- Un mot à ce sujet.

Un aperçu de base.

Un professeur de théologie italien du XVIIe siècle, Sinistrari d' Ameno, dans son ouvrage sur la "démonialité" dit ce qui suit. Le diable - quel que soit le sens qu'il donne à ce mot - possède deux modes de rapports avec les êtres humains :

1. avec les magiciens et les femmes de magiciens, il ne le fait qu'après avoir professé solennellement sa foi, par laquelle on s'abandonne au pouvoir démoniaque ;

2. avec des personnes, hommes et femmes, qui sont totalement opposées à un tel consentement. Sinistrari ajoute : " C'est un fait établi que de temps en temps naissent des enfants grands, forts, courageux, beaux et méchants ".

(F. Boutet, dir., *Dict. des sciences occultes*, (Dict. des sciences occultes), Paris, 1976-2, 182s.).

Succubes.

Selon C. Rager, *Dict. des fées et du peuple invisible* dans l'occident païen, Turnhout, 2003, 883s. (Succube), une succube - littéralement "sous-louée" - est un démon féminin qui commet des actes sexuels avec un homme la nuit.

Des textes médiévaux en témoignent : des nobles, par exemple, ont vu de très belles femmes entrer dans leurs chambres avec des intentions sexuelles, à des portes et fenêtres fermées.

Incubae .

Selon le même dictionnaire, o.c., 489 (Incube), un incube - littéralement "classe supérieure" - est un démon qui commet des actes sexuels nocturnes avec des femmes. Dans les textes médiévaux, ces êtres sont désignés par une multitude de termes : *dusius*, *faunus*, *ficarius*, *homo silvestris*, *larva*, *pilosus*, *satyrus*, *silenus*, *sylvanus*. Ce sont des termes latins qui soulignent un aspect. Ainsi, par exemple, avide de sexe (*ficarius*, *satyrus*), esprit de la nature (*faunus*), habitant de la forêt (*homo silvestris*, *sylvanus*), magicien noir nocturne (*larva*).

Le dictionnaire précise que chez les anciens Romains, ces figures étaient des esprits de la nature (comprendre : dans sa dimension occulte) mais qu'au fil du temps - sous les influences païennes et surtout chrétiennes qui associaient l'érotisme au démonisme - elles ont été qualifiées de " démons ", de " diables ".

Merlin le magicien.

Ledit dictionnaire voit en Merlin le Magicien un 'enfant' de ce type de communauté de genre puisqu'il est décrit comme le fils d'une femme et d'un incube.- o. c., 648/653 (Merlin l'Enchanteur), donne une longue explication dont nous reproduisons une partie.

La mère de Merlin - selon les romans bretons - était très belle mais ne voulait pas se marier car elle croyait que, si elle se trouvait dans le lit d'un homme, elle mourrait. Dans un texte datant de 1215/1230, il est dit qu'elle se met finalement au lit avec un inconnu après qu'il l'ait convaincue qu'elle jouira de son corps mais ne le verra jamais. Ils deviennent les parents d'un enfant imprévisible et dépravé. Satan espère en faire son serviteur mais échoue : sa mère a des remords et dans son repentir elle libère Merlin du démon. Pourtant - selon le texte - Merlin conserve quelque chose de la

bestialité du visiteur nocturne (à sa naissance, il était si poilu que sa mère en avait peur), de l'omniprésence, de la capacité à changer de forme et de la connaissance du passé inhérentes à l'incube. - En d'autres termes : Merlin reste un être dualiste.

Remarque. - Le fait que les “visiteurs nocturnes excités” aient été mentionnés à maintes reprises depuis l'Antiquité, ainsi que le fait que des occultistes expérimentés - bien qu'ils donnent déjà libre cours à de vaines inventions - considèrent de telles choses comme possibles, devraient nous donner à réfléchir. Le fait est qu'aujourd'hui encore, dans notre monde moderne et post-moderne, des personnes vivantes dont la fiabilité ne peut être mise en doute font état de visites nocturnes. Par exemple, “une figure lumineuse, féminine, avec un beau corps de brume ou de brouillard” qui apparaît de préférence la nuit. En conséquence, l'épouse se réveille pour ainsi dire épuisée. Cet épuisement expose alors l'aspect de la “ larve “, fantôme suceur de vide.

32. Le vampirisme.

Bibl. : C. Rager, *Dict. Des fées et du peuple invisible dans l'occident païen*, Turnhout, 2003, 933/ 939 (Vampire (Mort-Vivant)). -

L'exposé est long. Nous faisons ressortir l'essentiel car l'essentiel est relativement facile à saisir.

Définition. La définition vernaculaire et littéraire-artistique est la suivante : “ Une personne décédée - afin de se maintenir dans l'autre monde - suce le sang des vivants. “ C'est à peu près l'essentiel. Elle est valable car toutes les expériences avec les vampires la contiennent. Notez que le terme “sang” doit être compris comme “âme du sang”, mieux encore “substance de l'âme du sang”, présente dans le sang biologique, et ce comme base d'une vie réussie sur terre et dans l'autre monde. Voilà l'enjeu.

Une tradition difficile à vérifier affirme que les vampires sont principalement des hommes ayant une préférence pour les âmes de sang de femmes - de préférence jeunes - tandis que les femmes préféreraient les âmes de sang d'hommes.

Primitif.

L'auteur note qu'une épopée datant du troisième millénaire avant J.-C. en Chaldée raconte comment la déesse Ishtar menace d'invoquer les morts pour

“dévorer” les vivants. Le terme “dévorer” signifie “voler la force vitale”. Le terme “force vitale” est le concept clé.

Raison : dans le monde des morts s’applique également la loi qui stipule que celui qui ne possède pas de force vitale est dans un état désastreux.- Dans l’Antiquité, l’Égypte, la Grèce, Rome connaissaient également un phénomène analogue. Chez les Grecs, on pense par exemple à la lamia ou à l’empusa.

Cadavre non gâté. L’une des caractéristiques les plus désavantageuses du fait que la personne enterrée est un vampire est que son cadavre ne se décompose pas dans la tombe. Dans la Grèce archaïque, il était de coutume de déterrer les enterrés pour vérifier s’ils étaient en décomposition ou non.

Distinction. Il ne faut pas confondre “loup-garou” et “vampire”. Tous deux sont des forces d’après-vie, mais le loup-garou est un exorciste - de préférence nocturne - tandis que le vampire est invariablement un mort. Ce qui insinue également une similitude, c’est que lorsque le loup-garou meurt, il peut devenir un vampire et un vampire peut prendre la forme d’un loup.

Sur le plan éthique, les deux types de personnes ne sont pas à la hauteur : la conscience est leur côté faible. D’un point de vue éthique, les deux types de personnes sont inférieurs aux normes : la conscience est leur côté faible, ce qu’ils montrent clairement dans la vie et après la mort. Cela explique aussi pourquoi il leur manque la bonne force vitale nécessaire et suffisante.

Légendes.

Les légendes et les mythes dépeignent le vampirisme sous une forme plus souvent déguisée, comme par exemple dans l’histoire de vampire suivante, originaire de Pologne.

Un enfant vampire sous la forme d’un petit fantôme pâle aux yeux fermés hante les cimetières. Si un cheval s’en approche, l’enfant saute sur le cheval et mord le cou de l’animal jusqu’à ce que le sang soit exposé. Si le cheval est monté, il n’y a qu’une seule issue pour son cavalier : sauter du cheval, saisir sa dague, faire un signe de croix dans la terre tout en appelant le petit monstre à faiblir. Il ne faut pas prendre la méthode de contrôle au pied de la lettre : la description suggère qu’il faut appliquer une méthode de nature inhabituelle. Rien de plus.

Les apparitions.

Si le vampire est vu - avec les yeux biologiques ou avec l'esprit - , il semble prendre des formes. Entre autres, celle d'un (gros) chat. Ce qui est encore établi aujourd'hui.

L'harmonie des contraires.

L'auteur mentionne le slovène Kresnik qui est parfois désigné comme un "bon" vampire. Un personnage ancestral aux caractéristiques vampiriques défend la communauté contre les vampires venus d'ailleurs qui sont décrits comme des mangeurs d'hommes et des donneurs de temps peu recommandables. Contre les sorcières qui ont "volé" la fortune du grain ou du vin, comprenez : la force vitale qui donne la fertilité aux champs de maïs et aux vignobles, pour le bénéfice des autres communautés, le Kresnik se bat dans l'autre monde.

Conclusion - Ceux qui veulent comprendre le phénomène du "vampirisme" doivent avoir mis en avant le rôle central de la force vitale en vue du bonheur.

33. La lycanthropie (loup-garou).

Bibl. : C. Rager, *Dict. des fées et du peuple invisible dans l'occident*, Turnhout, 2003, 580/586 (Loup-Garou).-

Lycanthropie" signifie "être un loup-garou". Et "loup-garou" est une métonymie, car "loup-garou" est synonyme de "chat-garou", "lion-garou", "tigre-garou", etc. Nous allons maintenant l'expliquer brièvement, en commençant par un incident qui se produit encore aujourd'hui.

Modèle - C. Petronius (20/66), dans son roman moral *Satiricon*, raconte : le jeune Niceros, lors d'une marche nocturne avec un soldat, voit soudain ce dernier se transformer en loup et s'enfuir en poussant des cris sauvages.

Définition.- L'interprétation médiévale dit : "Si une personne montre la capacité - exercée de préférence la nuit - de quitter son corps biologique et de prendre la forme d'un animal, elle est un loup-garou."- Les romantiques précisent: "Qu'est-ce qu'un loup?"

Les romantiques précisent : ce qui sort du corps est le "double" (sous forme animale), c'est-à-dire une image matérielle subtile de l'être humain qui en sort. On dit aussi "ombre" ou "fantôme".

D'ailleurs, apparemment, cette expérience extracorporelle se produit souvent sans que la personne en question s'en rende compte.

Caractéristiques

Certains phénomènes permettent de déterminer si la lycanthropie est un fait. - Par exemple, une personne qui est sortie en loup-garou "rêve" qu'elle mange des lièvres, des lapins, des chats. Il/elle laisse derrière lui/elle le matin dans la pièce où il/elle a dormi cette nuit de sortie une odeur d'animaux sexuellement stimulés. Un loup-garou est souvent beau en tant qu'homme ou surtout en tant que femme et donc attirant pour le sexe opposé qui - sans s'en douter - s'en trouve grandement épuisé : il a affaire à un "lorelei". Ce qui montre la vraie nature de la lycanthropie : le vol perfide de la force vitale et le bonheur immédiat.

Éthique. Les caractéristiques comportementales du loup-garou et du vampire sont à peu près les mêmes car ces deux types d'êtres humains manquent de conscience profonde et donc de force vitale.

Matérialisation.

Si un corps matériel fin - par exemple le fantôme exilé d'un loup-garou - devient soudainement ou progressivement un corps biologique, il s'agit d'une "matérialisation".

Une histoire dans le Limousin français donne ce sens.

Un gentilhomme avait pour épouse une sorcière. Un jour, il part à la chasse au cours de laquelle une grande louve se jette sur lui mais il parvient à lui couper une patte. Il la cache dans son sac de chasseur. De retour chez lui, il découvre que la patte est une belle main blanche. Et que remarque-t-il : sa femme cache dans sa cape son bras sans main ! Il se rend alors compte qu'elle sort la nuit sous forme matérialisée.

On pourrait considérer cela comme une "fiction". Et c'est probablement vrai dans de nombreux cas. Mais ce type d'histoire est si universel qu'il soulève la question suivante : "Ne pourrait-il pas être vrai ?

Des personnes crédibles - bien que rares - peuvent se porter garantes de sa véracité. Viennent ensuite des histoires sur la façon de désamorcer de telles personnes quittant leur corps (un voyage hors du corps). Ces personnes peuvent être très dangereuses.

Des personnes crédibles - bien que rares - peuvent attester de sa véracité. La tradition nous apprend beaucoup de choses sur les personnes qui sont capables de quitter leur corps. Dans cet état hors du corps, elles peuvent causer beaucoup de tort à leurs semblables. Ces personnes peuvent être très dangereuses.

L'une de ces histoires a été dépeinte dans un film américain et s'intitule "Silver bullet" (balle d'argent). Il semble qu'un tel sortant matérialisé devienne inoffensif après qu'on lui ait tiré dessus avec une balle en argent, entre autres choses.

"Contes".

Lorsque l'on examine ce qui est écrit sur le loup-garou, on remarque le nombre illimité de variantes concernant des détails de toutes sortes. Par exemple, les soi-disant traits qui rendent un loup-garou reconnaissable, éventuellement dès la naissance. Ainsi, un enfant qui montre le début d'une queue serait un loup-garou ; de même qu'un enfant qui, une fois sevré, reprend le sein ; de même que le septième de sept fils. On ne croit tout simplement pas à ces histoires". Elles appartiennent à la dissimulation mythique-légendaire de la réalité. Le rôle de ces " bizarreries " est d'attirer l'attention sur le fait que quelqu'un peut avoir de telles bizarreries dans son esprit une fois qu'il/elle est confronté(e) à un possible loup-garou : c'est comme si une autorité suggérait de cette manière mythique et légendaire : "Attention ! C'est un loup-garou !". On ne croit pas naïvement mais on garde à l'esprit que de telles "fictions" nous mettent sur la voie de la vérité.

34. La dame blanche (dame autostop).

Bibl. .

-- D. Audinot, *Les lieux de l'au-delà (Guide des fantômes, dames blanches et autostoppeuses évanescents en France, Belgique et Suisse)*, Agnières, 1999 ; -

-- C. Rager, *Dict. des fées et du peuple invisible dans l'occident païen*, Turnhout, 2003, 227/233 (Dames blanches).

Model. - Les Hohenzollern d'Allemagne sont les descendants de Tassillon, comte de Zollern (+800), dont une branche a constitué la dynastie royale et impériale de Prusse et d'Allemagne. Comme de nombreuses autres maisons en Allemagne, les Hohenzollern avaient leur propre "dame blanche" familiale, c'est-à-dire un fantôme féminin vêtu de robes blanches. Une caractéristique de la die der Hohenzollern était que, bien qu'elle apparaisse en blanc, elle

portait des gants noirs et était masquée. Elle apparaissait à minuit pour annoncer la mort du chef de famille ou d'un chef d'empire.

Sa première apparition remonte à 1486 au château de Plassenburg, près de Bayreuth. En 1812, elle apparaît à Napoléon à Bayreuth. Elle apparaît ensuite en 1840, 1850, 1888. Le dernier empereur allemand, Guillaume II, s'en moque, mais en réponse à son apparition, il fait néanmoins renforcer ses résidences de Potsdam et de Berlin.

Définition - Un fantôme "post mortem" (après la mort de la femme dont c'est le fantôme) qui se matérialise (devient une matière grossière) à un degré ou à un autre est une femme blanche.

Caractère - Selon Rager, o.c., 227, la plupart des femmes blanches sont "bienveillantes" mais "imprévisibles", voire craintes. Cela suggère qu'elles sont généralement douteuses sur le plan éthique et qu'elles exsudent une force vitale qui n'est pas à la hauteur de celle des vivants.

Lié à la tempête

Audinot, o.c., 126s., mentions.- Craponne-sur-Arzon (Haute-Loire) possède les débris d'un château sur le versant sud d'une montagne. Le côté est des décombres montre une forme de rocher que les habitants de la région appellent "la Chaise à la Dame" (une sorte de siège dans le rocher). Pendant les orages nocturnes, une belle forme féminine lumineuse et brumeuse s'y assoit. Si quelqu'un les rencontre matérialisés et lui demande le chemin, elle le lui indique. Aider les voyageurs perdus semble être sa principale préoccupation.

Comme c'est le cas pour de nombreuses femmes blanches, elle parle de manière larmoyante et plaintive. Personne n'en connaît la raison mais on se doute que les décombres du château y sont pour quelque chose. Au passage : toutes les grottes du château sont habitées par des femmes.

Au passage : toutes les grottes de la périphérie du "siège" présentent des fées et des phénomènes connexes.- Ce qu'Audinot observe, c'est que les femmes blanches se montrent souvent au cours des orages "avec leurs champs de force électromagnétiques" (selon l'auteur qui a l'impression qu'elles ont besoin (entre autres choses, de cette énergie) pour se montrer).

Note. L'expression "religions naturelles" renvoie très explicitement au lien entre les phénomènes sacrés et certaines forces naturelles. Ce qui amène

Audinot à supposer que la Dame Blanche de Craponne-sur-Arzon est une entité naturelle pré-chrétienne.

Une dame qui demande un lift.

Près de Perpignan sur le quartier des Abricotiers entre Perpignan et Canet sur la Méditerranée dans un virage est apparue à plusieurs reprises une dame qui demande un lift.

Samedi 20.10. 1981 vers 22h30 M.S. rentre en voiture de Canet. Soudain il voit dans la lumière de sa voiture la silhouette d'une belle jeune femme qui lui fait signe. Quelque chose de normal à cette heure et à cet endroit. M.S. s'arrête : "Vous allez où ?", demande-t-il. "A Perpignan." "Montez." Elle prend place à côté de lui. Il les regarde attentivement : silencieuses, entre trente et quarante ans, avec foulard, blanches, gilet, pull. Des ballons aux pieds. Soudain, juste avant le virage des Abricotiers, elle dit gentiment, doucement : "Attention ! Il y a un virage très dangereux ici". M.S. ralentit. Il regarde de côté : le siège est vide ! Il est horrifié, revient pour ne rien voir ! - Il le signale à la gendarmerie : ils étaient au courant ! Audinot mentionne de nombreuses "apparitions" de ce genre, toutes assez semblables.

Explications. On peut bien sûr rejeter tout cela comme de l'imagination, par exemple. Audinot est frappé par le fait que les "explications" rationalistes modernes ne sont pas à la hauteur des faits. Après tout, il adhère à celle-ci : " une présence post mortem avec matérialisation complète mais passagère d'une âme inconsciente de sa situation réelle " (o.c., 39).

35. Morts-vivants.

Bibl. : E. Jobbé-Duval, *Les morts malfaisants* (Larvae, Lemures), Paris, 1924-1, Chambéry 2000-2.

L'auteur était professeur de droit à l'Université de Paris. Il s'est penché sur ce que les anciens Romains pensaient des morts qui paraissaient peu recommandables aux vivants. Nous en donnons l'essentiel car cela reste d'actualité pour les personnes concernées par l'occultisme.

La religion romaine des morts.

Pour les anciens Romains, le culte des morts était d'abord motivé par la peur et seulement ensuite par le désir de leur faire plaisir. Après tout, les morts continuent à vivre après la mort, certes dans une moindre mesure, mais

vraiment. Surtout ceux qui étaient morts d'une mort non normale étaient grandement craints.

Termes.

1. Manes.- Ce mot désigne tous les morts sans distinction.

2.1. Lémures.- Ce mot désigne les morts maléfiques.

2.2. Larves.- Ce mot est synonyme de lémures.- Le terme "umbra errans" signifiait "ombre de la mort qui erre" et est pratiquement synonyme de larve et s'oppose à "quiescens anima" (âme qui trouve le repos). En principe, les larves étaient des créatures éternellement agitées que l'on pouvait voir voguer au gré du vent.- Pour faire peur aux enfants, les morts maléfiques étaient appelés "maniae".

D'autres esprits maléfiques.

Les larves ne sont pas des "striges". Ce sont des esprits maléfiques qui apparaissent sous la forme d'oiseaux de nuit (hiboux par exemple). On les craignait surtout en tant que suceurs de sang (vampires). Ils étaient les esprits favoris de la magie noire, tout comme les larves.

Hécate, à l'origine une déesse grecque, était la princesse des larves en tant que déesse de la lune, chez elle dans les enfers. Elle conduit les larves dans le vent, suivie de ses chiens enragés.

Morts non normales.

Les larves étaient à rechercher parmi la classe des morts non normales. Nous citons : les enterrés non rituels, les mutilés, les sans sépulture, les noyés, les agités, les morts prématurés (enfants, mères en couches), les tués violemment, les torturés, les morts à qui on a refusé des funérailles, les kamikazes, les pendus, les écrasés, les foudroyés.

Situation

Les larves étaient les ennemis des autres morts qu'elles méprisaient et malmenaient. La proximité des tombes et des bûchers funéraires était considérée comme "à éviter" en raison de la présence des larves qui espionnaient les autres morts pour les tyranniser.

Situation

Les âmes en repos étaient honorées en public et en privé lors des "feralia" et des "parentalia" (célébrations) - Les larves étaient considérées comme "à éviter".

Rôle magique.

Defixio.- Ce rite de magie noire avait une cible - quelqu'un que l'on voulait atteindre - que l'on "liait" (defixio) tout en forçant un mauvais esprit (larve, striga) à effectuer ce travail. Le nom de la cible était inscrit sur une plaque de plomb ("tabella, defixionis") que l'on enroulait ou pliait (souvent percée d'un clou).

Une formule l'accompagnait, comme par exemple : "Que la cruelle Necessitas (op. : la déesse Nécessité) te précède toujours, elle qui porte dans sa main de bronze les clous géants et les pinces de torture."

En passant : "tabellae defixionis" est traduit plusieurs fois par "tables magiques". Aussi : on ne confond pas le "serrage" (defixio) avec la malédiction ordinaire sans la substructure susmentionnée. ▸

Nécromancie.

Ce rite consiste à soumettre l'esprit du mauvais mort afin qu'il réponde aux questions ou même qu'il accomplisse des tâches de magie noire. Cela réussit d'autant mieux si l'on dispose du cadavre du défunt.

Des entités qui protègent

Dans ces rites, la force vitale d'Hécate était invoquée, par exemple sur les tombes. On invoquait également souvent Hermès chthonios (Hermès, dieu souterrain), identique à Hermès trismegistos (Hermès trois fois plus haut), une interprétation ultérieure du dieu grec classique Hermès.

Voici un aperçu de ce que les Romains de l'Antiquité pensaient des mauvais morts et de ce que la magie sans scrupules faisait à ces créatures dangereuses - Nous le répétons : quiconque effectue des travaux occultes - par exemple des maladies, des erreurs de calcul de toutes sortes, l'aide à la résolution de peurs - ferait bien de tenir compte de cette - ce qu'on appelle aujourd'hui - "analogie psychogène" des Romains.

36. La persécution de la sorcellerie.

Bibl.. : P.-E. Buss, *Les archives du Château de Neuchâtel ont livré le secret des victimes de l'Inquisition*, in : *Le Temps* (Genève) 01.11.03, 15.-

L'article fait référence à certains des résultats des recherches menées par J.-D. Morerod, médiéviste, professeur à l'Université de Neuchâtel, menées avec ses étudiants dans les archives d'un château.

Entre Neuchâtel et Grenoble, l'Inquisition a commencé ses investigations entre 1400 et 1450. Elle a laissé une image de la sorcière qui comprend "balai, nez crochu et potions magiques".

Morerod a pu découvrir une grande partie de la vérité grâce à un trésor très précieux. Rodolphe de Hochberg, comte de Neuchâtel, entre 1450 et 1500, a voulu savoir par quelles étapes est passée la recherche de la domini. Il a obtenu la traduction française de toutes les pièces du dossier.

Méthodes.

Les dominicains arrivent dans un village. Ils se rendent à la messe ou se produisent dans un lieu public pour inciter la population à les dénoncer. Les comportements suspects étaient soigneusement enregistrés. Si plusieurs dénonciations s'appliquaient à une même personne, cela mettait en branle la machine impitoyable qui se terminait souvent dans les flammes du bûcher.

Les aveux.

Encore et encore, l'accusé avoue : "Oui, j'ai participé au sabbat. Oui, j'ai vu le diable. Nous avons commis la fornication et sommes revenus sur nos balais volants". Morerod : "Pendant les interrogatoires, vous avez célébré ou menacé de le faire. Dans ces conditions, j'aurais aussi avoué à la longue".

L'accusé type. -

Morerod voulait surtout savoir quel type était recherché.

1. Ceux qui pratiquaient la divination ou faisaient office de guérisseurs étaient la première cible. "Souvent, il s'agissait de ceux qui connaissaient "le secret" comme il en existe encore aujourd'hui dans la région". Dit Morerod.

Par exemple, Rolin Borguygnon, de Cormondrèche. Il apparaît dans de nombreux témoignages comme une sorte de diseur de bonne aventure. Interrogé, il avoue une partie des faits allégués : "Oui, mon savoir est diabolique. Oui, Satan me l'a enseigné". Mais il a fermement nié avoir participé à un quelconque sabbat.

2. Un homme influent - un ancien maire de Neuchâtel - a été condamné au bûcher parce que les dirigeants de Neuchâtel voulaient se débarrasser de lui. Il est le premier sur la liste ! Peut-être, comme dans le cas de nombreuses victimes de l'Inquisition, ses aveux de "sorcier" ont-ils été obtenus sous la torture.

L'évolution.

Dans la dernière partie du XIV^e siècle, les juges ecclésiastiques cherchent à ramener les accusés dans l'Église : si un accusé semble récupérable, il échappe au bûcher. La situation change au XV^e siècle : l'Inquisition devient plus stricte : aveux ou pas, les accusés sont brûlés sur le bûcher. Voilà pour la chasse aux sorcières.

Voyons maintenant ce qu'est réellement une sorcière.

C. Savage, *Sorcières*, Paris, 2000, 8, résume : “ La sorcière est toujours apparue comme un personnage doté d'un “ pouvoir “ (note : force vitale occulte) souvent maléfique, qui a évolué au fil du temps. Elle volait sur un balai (ndlr : ce qui signifie qu'elle se déplaçait hors de son corps physique dans un état d'exaltation), prenait la forme d'un animal (ndlr : dans un état d'exaltation, la capacité de prendre une forme à volonté est normale), effectuait des “ voyages “ en esprit (ndlr : il s'agit de déplacements en tant qu'exaltée). Elle rendait visite aux morts (remarque : une capacité que possèdent également les chamans), tirait au sort (remarque : il s'agit de l'exercice d'un pouvoir maléfique), guérissait les maladies”.

Nous avons donné entre parenthèses les explications nécessaires pour que vienne à l'esprit une véritable image de la - dans le livre de Savage femme sorcière, - une image qui rompt avec la caricature couramment utilisée. Cela ne signifie pas que la sorcière - objet de l'Inquisition - soit pour autant absoute de toute culpabilité : Le livre de Savage la défend par principe. Ce qui, d'un point de vue biblique, n'est pas possible sans de sérieuses réserves. Que les inquisiteurs eux-mêmes présentent des traits démoniaques, grâce aux récits, ne fait pas le moindre doute.